

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, February 6, 2023

The Standing Senate Committee on Human Rights met with videoconference this day at 4:01 p.m. [ET] to examine such issues as may arise from time to time relating to human rights generally.

Senator Wanda Thomas Bernard (*Deputy Chair*) in the chair.

[*English*]

The Deputy Chair: Honourable senators, I am Wanda Thomas Bernard, a senator from Nova Scotia and deputy chair of this committee. In the absence of the chair, Senator Ataullahjan, I will chair our meeting today.

I would like to begin by acknowledging that we are gathered today on the traditional unceded territory of the Algonquin Anishinaabe people.

I will ask the members of the committee who are here participating in this meeting to introduce themselves.

Senator Hartling: Good afternoon. Senator Hartling from New Brunswick.

Senator Arnot: Senator Arnot from Saskatchewan.

[*Translation*]

Senator Gerba: I'm Senator Gerba from Quebec.

[*English*]

The Deputy Chair: Senator Omidvar is on her way. She is a senator from Ontario.

For our first meeting of the year, our committee will continue its study on Islamophobia in Canada under its general order of reference. Our study will cover, among other matters, the role of Islamophobia with respect to online and offline violence against Muslims and general discrimination as well as discrimination in employment, including Islamophobia in the federal public service. Our study will also examine the sources of Islamophobia, its impact on individuals, including mental health and physical safety, and possible solutions and government responses.

After having held two meetings in June 2022 in Ottawa, followed by public meetings and visits to mosques in September in Vancouver, Edmonton, Quebec City and Toronto, we continued our public hearings in Ottawa last fall.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 6 février 2023

Le Comité sénatorial permanent des droits de la personne se réunit aujourd'hui, à 16 h 1 (HE), avec vidéoconférence, pour examiner les questions qui peuvent survenir de temps à autre relativement aux droits de la personne en général.

La sénatrice Wanda Thomas Bernard (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La vice-présidente : Honorables sénateurs, je suis Wanda Thomas Bernard, sénatrice de la Nouvelle-Écosse et vice-présidente du comité. En l'absence de la présidente, la sénatrice Ataullahjan, je présiderai notre réunion d'aujourd'hui.

Je tiens d'abord à souligner que nous sommes réunis aujourd'hui sur le territoire traditionnel non cédé du peuple algonquin anishinabe.

Je vais demander aux membres du comité qui participent à cette réunion de se présenter.

La sénatrice Hartling : Bonjour. Sénatrice Hartling, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Arnot : Sénateur Arnot, de la Saskatchewan.

[*Français*]

La sénatrice Gerba : Sénatrice Gerba, du Québec.

[*Traduction*]

La vice-présidente : La sénatrice Omidvar, de l'Ontario, est en route.

Pour notre première réunion de l'année, notre comité poursuivra son étude sur l'islamophobie au Canada dans le cadre de son ordre de renvoi général. Notre étude portera, entre autres, sur le rôle de l'islamophobie en ce qui concerne la violence en ligne et hors ligne contre les musulmans, la discrimination générale ainsi que la discrimination en matière d'emploi, y compris l'islamophobie dans la fonction publique fédérale. Notre étude examinera également les sources de l'islamophobie, ses répercussions sur les personnes, y compris en matière de santé mentale et de sécurité physique, ainsi que les solutions possibles et les interventions gouvernementales.

Après avoir tenu deux réunions en juin 2022 à Ottawa, suivies de réunions publiques et de visites de mosquées en septembre à Vancouver, Edmonton, Québec et Toronto, nous avons poursuivi nos audiences publiques à Ottawa l'automne dernier.

Let me provide some details about our meeting today. This afternoon, we shall have two panels. In each panel, we shall hear from the witnesses, and then senators will have a question-and-answer session. I will introduce our first panel of witnesses. Each witness has been asked to make an opening statement of five minutes. We shall hear from all witnesses and then turn to questions from the senators.

I wish to welcome our first witnesses, who are joining us today by video conference: Jasmin Zine, Professor of Sociology, Religion and Culture, Muslim Studies Option, Wilfrid Laurier University; and Barbara Perry, Professor and Director, Centre on Hate, Bias and Extremism, Faculty of Social Science and Humanities, Ontario Tech University.

Before Professor Perry speaks, senators, may I have your permission to distribute her PowerPoint, which is in English only? Agreed? Thank you. I now invite Professor Zine to make her presentation.

Jasmin Zine, Professor of Sociology, Religion and Culture, Muslim Studies Option, Wilfrid Laurier University, as an individual: Thank you very much for this opportunity to address members of the Senate today and to discuss Islamophobia in Canada.

I am a professor of Sociology, Religion and Culture at Wilfrid Laurier University, and I am also a co-founder of the International Islamophobia Studies Research Association, IISRA. I've worked as an expert on Islamophobia internationally for UNESCO, The Council of Europe and the Organization for Security and Co-operation in Europe. I have been researching Islamophobia in Canada for more than 20 years.

For the past four years, I have been working on a study of the Canadian Islamophobia industry. What makes Islamophobia distinct from other forms of oppression and racism is that there is an industry behind purveying anti-Muslim hate. Islamophobia is organized, orchestrated, networked and monetized. My report entitled *The Canadian Islamophobia Industry: Mapping Islamophobia's Ecosystem in the Great White North* was released last October. It reveals the interconnected networks through which Islamophobia is purveyed Canada.

Given the deadly consequences of Islamophobia in this country, it is important to understand the various manifestations through which anti-Muslim racism operates. When I speak about the Islamophobia industry, I'm talking about a grouping or a network that is comprised of far-right media outlets and Islamophobia influencers, White nationalist groups, far-right groups, soft-power fringe right groups, Muslim dissidents, think tanks and their designated security experts, and the donors who fund those campaigns. These otherwise diverse individuals and groups have shared political and ideological goals that involve

Permettez-moi de vous donner quelques détails sur notre réunion d'aujourd'hui. Cet après-midi, nous entendrons deux groupes de témoins. Dans chaque groupe, nous entendrons les témoins, puis les sénateurs poseront des questions. Je vais vous présenter notre premier groupe de témoins. Chaque témoin a été invité à faire une déclaration préliminaire de cinq minutes. Nous entendrons tous les témoins, puis nous passerons aux questions des sénateurs.

Je souhaite la bienvenue à nos premiers témoins, qui se joignent à nous par vidéoconférence, soit Jasmin Zine, professeure de sociologie, de religion et de culture, Option d'études musulmanes, Université Wilfrid Laurier, et Barbara Perry, professeure et directrice, Centre sur la haine, les préjugés et l'extrémisme, Faculté des sciences sociales et humaines, Université Ontario Tech.

Avant que Mme Perry ne prenne la parole, puis-je avoir votre permission pour distribuer son document PowerPoint, qui est en anglais seulement? D'accord? Merci. J'invite maintenant Mme Zine à faire sa présentation.

Jasmin Zine, professeure de sociologie, de religion et de culture, Option d'études musulmanes, Université Wilfrid Laurier, à titre personnel : Merci beaucoup de me donner l'occasion de m'adresser aux sénateurs aujourd'hui et de discuter de l'islamophobie au Canada.

Je suis professeure de sociologie, de religion et de culture à l'Université Wilfrid Laurier et cofondatrice de l'International Islamophobia Studies Research Association, l'IISRA. J'ai travaillé comme experte de l'islamophobie à l'échelle internationale pour l'UNESCO, le Conseil de l'Europe et l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe. Je fais des recherches sur l'islamophobie au Canada depuis plus de 20 ans.

Depuis quatre ans, je travaille à une étude sur l'industrie canadienne de l'islamophobie. Ce qui distingue l'islamophobie des autres formes d'oppression et de racisme, c'est qu'il y a une industrie derrière la haine antimusulmane. L'islamophobie est organisée, orchestrée, réseautée et monétisée. Mon rapport intitulé *The Canadian Islamophobia Industry: Mapping Islamophobia's Ecosystem in the Great White North* a été publié en octobre dernier. Il révèle les réseaux interconnectés par lesquels l'islamophobie est propagée au Canada.

Compte tenu des conséquences mortelles de l'islamophobie au Canada, il est important de comprendre les diverses manifestations par lesquelles fonctionne le racisme antimusulman. Lorsque je parle de l'industrie de l'islamophobie, je parle d'un groupe ou d'un réseau composé de médias d'extrême droite et d'influenceurs de l'islamophobie, de groupes nationalistes blancs, de groupes d'extrême droite, de groupes marginaux de droite, des dissidents musulmans, des groupes de réflexion et leurs experts en sécurité désignés, ainsi que les donateurs qui financent ces campagnes. Ces individus et groupes

the demonization and vilification of Islam and Muslims, and often work in concert to foment controversies and spread Islamophobic narratives and conspiracy theories.

Research on the Islamophobia industry in the United States has shown how Islamophobic hate is monetized. Funding for Islamophobia networks in the United States circulates in the amount of \$1.5 billion to 39 organizations that are dedicated to promoting anti-Muslim propaganda and disinformation campaigns. Some of the funding helps support groups in Canada whose goal it is to orchestrate controversies and promote conspiracy theories about Muslims as a demographic, cultural, security and civilizational threat.

The Islamophobia industry involves a number of players, including media outlets and Islamophobia influencers. In Canada, Rebel News and other far-right media circulate racist and Islamophobic narratives that can dog-whistle to various anti-Muslim groups. Islamophobia influencers contribute to far-right media forums and echo chambers, use social-media platforms to professionalize and monetize their propaganda and bigotry, and add to the propagation of Islamophobic ideologies and anti-Muslim conspiracy theories.

We also have what we characterize as the foot soldiers, which are far-right, White nationalist and neo-Nazi groups, and the agitators behind them who are active in promoting anti-Muslim hate online and through public protests and demonstrations.

Drawing on Dr. Perry's work, across Canada, there are approximately 300 White nationalist groups of different sizes and spheres of influence. Promoting Islamophobia is a core mandate for some of these Canadian groups, such as Patriotic Europeans Against the Islamization of the West, PEGIDA; Soldiers of Odin; Canadian Infidels; Northern Guard; Proud Boys; The Canadian Nationalist Front; Three Percenters; Rise Canada; World Coalition Against Islam and Quebec's Islamophobic group, *La Meute*.

While those may be the foot soldiers, there are also soft-power groups that leverage influence by promoting anti-Muslim campaigns to achieve specific political and ideological goals that drive Islamophobic subcultures. They do that under the guise of promoting democracy, human rights, free speech and Judeo-Christian values, ideals to which they deem Islam and Muslims as being antithetical and incompatible.

autrement diversifiés ont des objectifs politiques et idéologiques communs qui impliquent la diabolisation et la diffamation de l'islam et des musulmans, et travaillent souvent de concert pour fomenter des controverses et répandre des discours islamophobes et des théories du complot.

La recherche sur l'industrie de l'islamophobie aux États-Unis a montré comment la haine islamophobe est monétisée. Le financement des réseaux islamophobes aux États-Unis est distribué à hauteur de 1,5 milliard de dollars à 39 organisations qui se consacrent à la promotion de campagnes de propagande et de désinformation contre les musulmans. Une partie du financement aide à soutenir des groupes au Canada dont le but est d'orchestrer des controverses et de promouvoir des théories du complot au sujet des musulmans en tant que menace démographique et culturelle, ainsi que pour la sécurité et la civilisation.

L'industrie de l'islamophobie regroupe un certain nombre d'acteurs, y compris des médias et des influenceurs de l'islamophobie. Au Canada, Rebel News et d'autres médias d'extrême droite diffusent des récits racistes et islamophobes qui peuvent faire appel à divers groupes antimusulmans. Les influenceurs de l'islamophobie contribuent aux caisses de résonance et aux forums médiatiques d'extrême droite, utilisent les plateformes de médias sociaux pour professionnaliser et monétiser leur propagande et leur sectarisme, et contribuent à la propagation des idéologies islamophobes et des théories du complot antimusulman.

Il y a aussi ce que nous appelons les simples soldats, qui militent pour des groupes d'extrême droite, des nationalistes blancs et des néonazis, et les agitateurs derrière eux qui font la promotion de la haine contre les musulmans en ligne et au moyen de manifestations et de protestations publiques.

Selon les travaux de Mme Perry, il existe au Canada environ 300 groupes nationalistes blancs de tailles et de sphères d'influence différentes. La promotion de l'islamophobie est au cœur du mandat de certains de ces groupes canadiens, comme Patriotic Europeans Against the Islamization of the West, PEGIDA; Soldiers of Odin; Canadian Infidels; Northern Guard; Proud Boys; The Canadian Nationalist Front; Three Percenters; Rise Canada; World Coalition Against Islam et La Meute.

Ce sont peut-être de simples soldats, mais il y a aussi des groupes de persuasion plus discrets qui exercent une influence en faisant la promotion de campagnes antimusulmanes pour atteindre des objectifs politiques et idéologiques précis qui alimentent les sous-cultures islamophobes. Ils le font sous le couvert de la promotion de la démocratie, des droits de la personne, de la liberté d'expression et des valeurs judéo-chrétiennes, des idéaux auxquels ils considèrent que l'islam et les musulmans sont opposés et incompatibles.

Soft-power groups engage in coercive tactics like bullying, harassment and intimidation to silence those who oppose them. These ideological purveyors espouse conspiracy theories about Canadian Muslim organizations and charities serving as a Trojan horse for Islamist groups like Hamas or the Muslim Brotherhood whom they see as having an agenda of global domination.

Another group that's part of this network is Muslim dissidents and ex-Muslims who play the role of authoritative interlocutors, creating and validating Islamophobic narratives and conspiracy theories. They play an insider role, validating pejorative stereotypes, and they play a major part in fomenting and legitimizing Islamophobic tropes, thereby providing the political cover for Islamophobic campaigns.

We also have think tanks and their designated security experts who create a cult of expertise promoting Islamophobic conspiracy theories that brand Muslims as potential radicals and national security threats. These think tanks and security experts propagate Islamophobic rhetoric under the guise of national security and protecting Canada from dangerous Muslim foreigners and homegrown radicals. These stereotypes allow for Muslims to be singled out for undue scrutiny and racial and religious profiling.

Islamophobia has fortified the security industrial complex and legitimized policies that construct Muslims as potential jihadists who require state surveillance and monitoring. Recently, we've seen reports looking at how that monitoring has been extended to Muslim charities by state agencies like the CRA.

We also find that, within the Islamophobia industry, the players are strengthened and enabled by politicians who authorize Islamophobic narratives and policies that promote anti-Muslim sentiments as part of the wider ecosystem that primes the ground for Islamophobic racism to take root and spread.

There are a number of discourses, part of what I call Islamophobia's play list, out there. Those involve various scare stories and conspiracy theories that are perpetuated by this Islamophobia industry. A central trope is this idea of the Islamist bogeyman, a conspiracy theory that claims that Muslims have been installed in Canada as a Trojan horse or a fifth column, where Muslim operatives are occupying positions of authority — Muslim MPs are usually cited as part of this conspiracy — and are using deceptive tactics, termed "taqiyya," to fool Canadians and hide their alleged aims of waging a civilizational jihad and imposing creeping sharia law.

Les groupes de persuasion utilisent des tactiques coercitives comme le harcèlement et l'intimidation pour réduire au silence ceux qui s'y opposent. Ces fournisseurs idéologiques épousent des théories du complot selon lesquelles les organismes de bienfaisance et les organisations musulmanes canadiens servent de cheval de Troie pour des groupes islamistes comme le Hamas ou les Frères musulmans qui, selon eux, visent un objectif de domination mondiale.

Un autre groupe qui fait partie de ce réseau est celui des dissidents musulmans et des ex-musulmans qui jouent le rôle d'interlocuteurs faisant autorité en créant et en validant des récits islamophobes et des théories du complot. Ils jouent un rôle d'infiltrés, validant les stéréotypes péjoratifs, et jouent un rôle majeur dans la fomentation et la légitimation des troupes islamophobes, et représentent une justification politique des campagnes islamophobes.

Il y a également des groupes de réflexion et leurs experts désignés en matière de sécurité qui créent un culte d'expertise faisant la promotion des théories du complot islamophobe et qui présentent les musulmans comme des radicaux potentiels et des menaces à la sécurité nationale. Ces groupes de réflexion et ces experts de la sécurité propagent la rhétorique islamophobe sous le couvert de la sécurité nationale et de la protection du Canada contre les dangereux étrangers musulmans et les radicaux d'origine intérieure. Ces stéréotypes permettent aux musulmans d'être ciblés à des fins de surveillance induite et de profilage racial et religieux.

L'islamophobie a renforcé le complexe industriel de la sécurité et légitimé les politiques qui font des musulmans des djihadistes potentiels qui doivent être surveillés et suivis par l'État. Récemment, nous avons vu des rapports sur la façon dont cette surveillance a été étendue aux organismes de bienfaisance musulmans par des organismes d'État comme l'ARC.

Nous constatons également qu'au sein de l'industrie de l'islamophobie, les acteurs sont renforcés et appuyés par des politiciens qui autorisent des discours et des politiques islamophobes qui favorisent des sentiments antimusulmans dans le cadre d'un écosystème plus vaste qui ouvre la voie au racisme islamophobe, afin qu'il prenne racine et se propage.

Il y a un certain nombre de discours, qui font partie de ce que j'appelle la liste musicale de l'islamophobie. Il s'agit de diverses histoires de peur et de théories du complot qui sont perpétuées par cette industrie de l'islamophobie. Un corollaire primordial est cette idée du croque-mitaine islamiste, une théorie du complot qui prétend que les musulmans ont été installés au Canada comme cheval de Troie ou comme cinquième colonne, où des agents musulmans occupent des postes d'autorité — les députés musulmans sont habituellement cités dans le cadre de cette conspiration — et utilisent des tactiques trompeuses, appelées « taqiyya », pour tromper les Canadiens et cacher leurs

There is also the characterization of Muslim invaders seeking to overthrow Western civilization. The Muslim invader narrative was brought home on the far-right platform Terrorgram that referred to the Afzaal family who were mowed down and killed in a terror attack in London, Ontario, in 2021, as “dead invaders.” It referred to the perpetrator of this horrific attack as a saint.

These ideologies and conspiracy theories are not unique to Canada. They are part of Islamophobia’s global mythologies. For example, the great replacement theory warns of a white genocide taking place. These ideas, promoted by far-right, white nationalist groups, have been galvanized by anti-Muslim demographic fears that have been widely circulated in Europe but also can be found in India and China, for example. These ideas were evident in the manifesto of the Christchurch, New Zealand, shooter, as well as the Quebec City mosque shooter who also cited fears of Muslim refugees “invading” Canada.

We saw these ideas surface as far back as 2007 in Canadian media through Mark Steyn’s *Maclean’s* article that claimed that while Western societies were in demographic decline, there was a growing young Muslim population poised to rise up and wage jihad. These discourses also depict Islam as posing a threat to Judeo-Christian values and democracy. That is a trope that is circulated widely among Islamophobia groups.

For me, it was very troubling to see how these Islamophobic ideologies and conspiracy theories were being reproduced, echoed and amplified by Canadian Islamophobia actors. Since 9/11, Muslims have been construed as the new folk devils around which moral panics have been galvanized. Players in the Islamophobia industry have been able to monetize this bigotry in ways that Islamophobia essentially becomes professionalized.

Unpacking the networks of bigotry and anti-Muslim hate and identifying how they bolster ideological and systemic forms of Islamophobia and create breeding grounds for hate crimes are imperative for fully understanding the dynamics of Islamophobia as a system of oppression and the industry behind its promotion. It is through such an examination and the resulting more robust understanding that we gain about Islamophobia’s ecosystem that the consequences of Islamophobia can be fully understood and measures that address the contemporary formations of Islamophobia can be developed and deployed.

présupposés objectifs de faire du djihad de civilisation et d’imposer une charia rampante.

Il y a aussi la caractérisation des envahisseurs musulmans qui cherchent à renverser la civilisation occidentale. Le récit de l’envahisseur musulman a été rapporté sur la plateforme d’extrême droite Terrorgram, qui désignait la famille Afzaal qui a été fauchée et tuée lors d’un attentat terroriste à London, en Ontario, en 2021, comme « envahisseurs morts ». On y a qualifié l’auteur de cette horrible attaque de saint.

Ces idéologies et théories du complot ne sont pas propres au Canada. Elles font partie des mythes mondiaux de l’islamophobie. Par exemple, la grande théorie du remplacement met en garde contre un génocide des Blancs. Ces idées, promues par des groupes nationalistes blancs d’extrême droite, ont été galvanisées par des craintes démographiques antimusulmanes qui ont été largement diffusées en Europe, mais aussi en Inde et en Chine, par exemple. Ces idées étaient évidentes dans le manifeste du tireur de Christchurch, en Nouvelle-Zélande, ainsi que dans celui de la mosquée de Québec, qui a également parlé de la crainte que des réfugiés musulmans envahissent le Canada.

Nous avons vu ces idées émerger dès 2007 dans les médias canadiens grâce à l’article de Mark Steyn paru dans le *Maclean’s*, qui affirmait que, pendant que les sociétés occidentales étaient en déclin démographique, une jeune population musulmane croissante était sur le point de s’élever et de faire le djihad. Ces discours dépeignent également l’islam comme une menace aux valeurs judéo-chrétiennes et à la démocratie. C’est un argument qui circule largement parmi les groupes islamophobes.

Pour moi, c’était très troublant de voir comment ces idéologies islamophobes et ces théories du complot ont été reproduites, reprises et amplifiées par les acteurs canadiens de l’islamophobie. Depuis le 11 septembre, les musulmans ont été interprétés comme les nouveaux démons autour desquels les paniques morales ont été galvanisées. Les acteurs de l’industrie de l’islamophobie ont été en mesure de monétiser ce sectarisme de manière à ce que l’islamophobie devienne essentiellement professionnalisée.

Démêler les réseaux du sectarisme et de la haine antimusulmane est essentiel pour bien comprendre la dynamique de l’islamophobie en tant que système d’oppression et l’industrie qui en fait la promotion, et il est impératif de cerner la façon dont elle renforce les formes idéologiques et systémiques de l’islamophobie et crée des lieux propices aux crimes haineux. C’est grâce à un tel examen et à une meilleure compréhension de l’écosystème de l’islamophobie que les conséquences de l’islamophobie peuvent être pleinement comprises et que des mesures visant à contrer les formations contemporaines de l’islamophobie peuvent être élaborées et déployées.

In conclusion, I will emphasize one point or recommendation or call to action, if you will, that is coming from my perspective as a scholar in the field of Islamophobia studies. I would like to see that the Social Sciences and Humanities Research Council, SSHRC, helps to develop the academic field of Islamophobia studies through creating Canada research chairs, allocating designated research funding toward centres and projects on Islamophobia, and to recognize that because Islamophobia has no borders, Canada must help fund global networks of experts to combat Islamophobia since the global networks that purvey Islamophobia already exist and are very active in their destructive aims.

Thank you very much.

The Deputy Chair: Thank you.

Barbara Perry, Professor and Director, Centre on Hate, Bias and Extremism, Faculty of Social Science and Humanities, Ontario Tech University, as an individual: Thank you for this opportunity. I want to thank Dr. Zine for setting the foundations for me. Many of the narratives that she has outlined are issues that I identify in my own work as well as a foundation for anti-Muslim violence in particular.

I am the Director of the Centre on Hate, Bias and Extremism at Ontario Tech University, where I also hold a UNESCO Chair in Hate Studies. I have been working in this field of hate studies for about 30 years. For at least 20 of those years, part of my focus has been on anti-Muslim violence and hate crimes, specifically. That's really what I want to focus on today. That is one of the most extreme manifestations of Islamophobia, and that is in the form of various forms of personal and property violence against individuals and communities as a whole.

I'm drawing here largely on the official statistics, the Statistics Canada data, that I'm sure you are all very familiar with, but I want to highlight some of the trends that we see year to year, not just in any particular year.

You have the slides in front of you. On slide 2, looking at the police-reported hate crimes by motivation, you see that, quite consistently, racially motivated hate crime is most common, followed by that motivated by religion. When we break that down even further, we see here that anti-Semitic hate crime is typically the most common form of religiously motivated hate crime, followed by anti-Muslim crime.

You will see, though, in 2017, there was a really dramatic uptick in reported anti-Muslim hate crime so that it's nearly on a par with anti-Semitic hate crime. That was the first year of the Trump administration and the year in which we saw policies and

En conclusion, j'insisterai sur un point, une recommandation ou un appel à l'action, si vous voulez, qui vient de mon point de vue d'universitaire dans le domaine des études sur l'islamophobie. J'aimerais que le Conseil de recherches en sciences humaines, le CRSH, aide à développer le domaine universitaire des études sur l'islamophobie en créant des chaires de recherche du Canada, en affectant des fonds de recherche désignés à des centres et à des projets sur l'islamophobie, et à reconnaître que, parce que l'islamophobie n'a pas de frontières, le Canada doit aider à financer des réseaux mondiaux d'experts pour lutter contre l'islamophobie, puisque les réseaux mondiaux qui diffusent l'islamophobie existent déjà et sont très actifs dans leurs objectifs destructeurs.

Merci beaucoup.

La vice-présidente : Merci.

Barbara Perry, professeure et directrice, Centre sur la haine, les préjugés et l'extrémisme, Faculté des sciences sociales et humaines, Université Ontario Tech, à titre personnel : Je vous remercie de cette occasion. Je tiens à remercier Mme Zine d'avoir jeté les bases pour moi. Bon nombre des récits qu'elle a présentés sont des questions que j'ai moi-même cernées dans mon travail et qui constituent une base pour la violence contre les musulmans en particulier.

Je suis la directrice du Centre sur la haine, les préjugés et l'extrémisme à l'Université Ontario Tech, où je suis titulaire d'une chaire UNESCO d'études sur la haine. Je travaille dans le domaine des études sur la haine depuis une trentaine d'années. Pendant au moins 20 de ces années, je me suis concentrée en partie sur la violence contre les musulmans et les crimes haineux. C'est vraiment ce sur quoi je veux me concentrer aujourd'hui. C'est l'une des manifestations les plus extrêmes de l'islamophobie, parmi les diverses formes de violence contre les personnes et les biens et contre l'ensemble des collectivités.

Je m'appuie en grande partie sur les statistiques officielles, les données de Statistique Canada, que vous connaissez tous très bien, j'en suis sûre, mais je tiens à souligner certaines des tendances que nous observons d'une année à l'autre, et non seulement dans une année en particulier.

Vous avez les diapositives devant vous. À la diapositive 2, qui porte sur les crimes motivés par la haine déclarés à la police, vous voyez que, de façon assez constante, les crimes haineux motivés par la race sont les plus courants, suivis des crimes motivés par la religion. Si l'on fait une ventilation encore plus détaillée, on constate que les crimes haineux antisémites sont généralement la forme la plus courante de crimes haineux motivés par la religion, suivis des crimes contre les musulmans.

Vous verrez toutefois qu'en 2017, il y a eu une hausse spectaculaire des crimes haineux contre les musulmans, de sorte qu'ils sont presque au même niveau que les crimes haineux antisémites. C'était la première année de l'administration Trump

rhetoric that really vilified and marginalized Muslims in that country, and the ideas bled into the Canadian context as well. In 2018, we see that it sort of returns to normal, or, rather, usual levels of hate crime, with some decrease in 2020. Now, in 2021, we do not have the full data yet, but we do know that anti-Muslim hate crime increased again by 77%, so that's another quite dramatic uptick in anti-Muslim violence.

It's important also to look at some of the elements of racially motivated hate crime to understand this as well. I believe it's in 2022 that we will begin to see multiple motivations. At this point, police can only record either race or religion or sexual orientation — one motivation only. We are also likely seeing some collapse or elision of religion with race and ethnicity here. For example, in slide number 4, you see violence against South Asian, Arab and West Asian communities has also increased in some years again. In 2021, it is up another 46%. I think we have to take into account some of this racially motivated hate crime as well to explain anti-Muslim violence. In Canada, I think nearly 88% of Muslims are also members of visible minority communities.

The Muslim community is a frequently targeted community in the Canadian context in terms of typical kinds of hate crimes. However, they are also disproportionately represented as victims and targets of far-right violence, specifically extreme-right violence. Dr. Zine alluded to some of the far-right groups that are active in the Canadian context and set the stage in terms of their narratives and rhetoric that vilifies and demonizes Muslim communities, but I think we also see that being played out in terms of the most extreme forms of violence.

In slide number 5, what I have represented here are the number of mass murders that are tied in some way to the far-right movement in the Canadian context. Since 2014, we have seen at least 28 murders associated with far-right extremism in the context of mass murders specifically, perhaps more in the 2022 case in Winnipeg. There is some suggestion that there might be more Indigenous women who were victims of that particular murderer. There were also two other individual murders associated with the far right, one of which was anti-Muslim and one of which was anti-woman or motivated by incel ideologies. In total, we see that 11 of these murders are associated with anti-Muslim narratives and anti-Muslim rhetoric and motivation for the individuals. These are not just low-level incidents of hate crime we are seeing. This is not just vandalism or graffiti at mosques or in the community. It ranges all the way

et l'année au cours de laquelle des politiques et des discours ont vraiment vilipendé et marginalisé les musulmans dans ce pays, et les idées se sont également retrouvées dans le contexte canadien. En 2018, nous constatons que les crimes haineux reviennent à la normale, ou plutôt à leur niveau habituel, avec une certaine diminution en 2020. Maintenant, en 2021, nous n'avons pas encore toutes les données, mais nous savons que les crimes haineux contre les musulmans ont encore augmenté de 77 %. Il s'agit donc d'une autre hausse assez spectaculaire de la violence contre les musulmans.

Il est également important d'examiner certains des éléments des crimes haineux motivés par la race pour comprendre le phénomène. Je crois que c'est en 2022 que nous commencerons à voir de multiples motivations. À ce stade, la police ne peut consigner que la race, la religion ou l'orientation sexuelle — une seule motivation. Il est également probable que nous assistions à un certain fléchissement ou à un certain remplacement de la religion par la race et l'ethnicité ici. Par exemple, à la diapositive 4, on peut voir que la violence contre les communautés sud-asiatiques, arabes et asiatiques occidentales a également augmenté au cours des dernières années. En 2021, elle a encore augmenté de 46 %. Je pense que nous devons tenir compte de certains de ces crimes haineux motivés par la race pour expliquer la violence contre les musulmans. Au Canada, je crois que près de 88 % des musulmans sont également membres de minorités visibles.

La communauté musulmane est souvent ciblée dans le contexte canadien pour ce qui est des crimes haineux typiques. Cependant, elle est également surreprésentée parmi les victimes et les cibles de la violence de la droite, plus précisément de la violence d'extrême droite. Mme Zine a fait allusion à certains des groupes d'extrême droite qui sont actifs dans le contexte canadien et qui préparent le terrain pour ce qui est de leur discours et de leur rhétorique qui calomnie et diabolise les communautés musulmanes, mais je pense que nous voyons aussi cela se produire en ce qui concerne les formes les plus extrêmes de violence.

À la diapositive 5, vous voyez le nombre de meurtres de masse qui sont liés d'une façon ou d'une autre au mouvement d'extrême droite dans le contexte canadien. Depuis 2014, il y a eu au moins 28 meurtres associés à l'extrémisme d'extrême droite dans le contexte de meurtres de masse en particulier, peut-être plus dans l'affaire de 2022 à Winnipeg. Certains laissent entendre qu'il pourrait y avoir plus de femmes autochtones qui ont été victimes de ce meurtrier en particulier. Il y avait aussi deux autres meurtriers individuels associés à l'extrême droite, dont l'un était antimusulman et l'autre était antiféministe ou motivé par l'idéologie incel, ou célibat involontaire. Au total, nous constatons que 11 de ces meurtres sont associés à des particuliers motivés par une rhétorique ou par des discours antimusulmans. Il ne s'agit pas seulement d'incidents mineurs de crimes haineux. Il ne s'agit pas seulement

up to the most extreme forms of violence in the form of homicides.

I just want to close by reminding you of the impacts. I know this is something you're very interested in. What are the impacts? This comes from the work that I have done with Muslim communities across the country. It's important to recognize that when we're talking about hate crime, even at the individual level, the impacts are different than they are for non-bias motivated similar offences, so an assault that is motivated by [Technical difficulties] tends to have longer-lasting, more deeply felt impacts than an assault that isn't motivated by identity. We have quite a body of literature now that supports that.

What we're also starting to unpack are the community impacts of anti-Muslim hate crime which is one of the reasons why we have this designation of hate crime. It is a recognition that it is a message crime that affects not just the direct or the immediate victim but community members as well. Many of the same emotional, psychological and mental effects that direct targets feel are experienced by others in the community when they are aware of these sorts of incidents. When they are aware of the risk of these sorts of incidents, they become fearful. They are paranoid and cognizant at all times and vigilant about their environment and who is in the area, who might be watching them, who might be following them or who might be turning their gaze to them in ways that they feel are threatening.

It creates a sense that they don't belong, that they are not valued and not welcome in the community, whether we're talking about the local neighbourhood and community or whether we're talking about the national community. This creates a sense of isolation, not just in emotional terms but in physical terms as well as people become fearful of leaving the home and fearful of engaging with people who are not of their community for fear of the consequences.

It also leads people to manage their identity to find a way reduce the risk or threat and to very often reduce the signals or the signs that they are, in fact, Muslim. We hear of women deciding to no longer cover for fear of being targeted because we know how frequently Muslim women who are covered are targeted in this respect and Muslim men who shave their beard, really changing markers of identity.

At the broader social level, not just in terms of the effect on the Muslim community but the effect on the broader community as a whole, hate crime generally, and anti-Muslim hate crime specifically, has the effect of creating divisions between communities and driving a wedge between communities. It

de vandalisme ou de graffitis dans les mosquées ou dans la collectivité. Cela va jusqu'aux formes les plus extrêmes de violence sous forme d'homicides.

J'aimerais terminer en vous rappelant les répercussions. Je sais que c'est un aspect qui vous intéresse beaucoup. Quelles sont les répercussions? Selon le travail que j'ai fait auprès des communautés musulmanes partout au pays, il est important de reconnaître que, lorsqu'on parle de crimes haineux, même au niveau individuel, les répercussions sont différentes de ce qu'elles sont pour des infractions similaires non motivées par des préjugés, de sorte qu'une agression motivée par [Difficultés techniques] a tendance à avoir des répercussions plus durables et plus profondes qu'une agression qui n'est pas motivée par l'identité. Nous avons beaucoup de documentation à ce sujet.

Nous commençons également à analyser les répercussions communautaires des crimes haineux contre les musulmans, ce qui est l'une des raisons pour lesquelles nous avons cette désignation de crime haineux. Il est important de reconnaître qu'il s'agit d'un crime à message qui touche non seulement la victime directe ou immédiate, mais aussi les membres de la collectivité. Bon nombre des mêmes effets émotionnels, psychologiques et mentaux ressentis par les cibles directes sont aussi ressentis par les autres membres de la collectivité lorsqu'ils sont mis au courant de ce genre d'incidents. Lorsqu'ils sont conscients du risque de ce genre d'incidents, ils deviennent craintifs. Ils sont paranoïaques et conscients en tout temps, et ils sont vigilants à l'égard de leur environnement et de ceux qui se trouvent à proximité, qui pourraient les surveiller, qui pourraient les suivre ou qui pourraient tourner leur regard vers eux d'une façon qu'ils jugent menaçante.

Cela donne l'impression qu'ils n'ont pas leur place, qu'ils ne sont pas appréciés et qu'ils ne sont pas les bienvenus dans la collectivité, qu'il s'agisse du quartier et de la collectivité locale ou au sein de la population nationale. Cela crée un sentiment d'isolement, non seulement sur le plan émotif, mais aussi sur le plan physique, et les gens ont peur de quitter leur foyer et d'interagir avec des gens qui ne font pas partie de leur collectivité, par crainte des conséquences.

Cela amène aussi les gens à gérer leur identité pour trouver un moyen de réduire le risque ou la menace et, très souvent, de réduire les signaux ou les signes qu'ils sont, en fait, musulmans. Nous entendons parler de femmes qui décident de ne plus se couvrir de peur d'être ciblées parce que nous savons à quelle fréquence les musulmanes qui sont couvertes sont ciblées à cet égard et les hommes musulmans qui se rasent la barbe, ce qui change vraiment les marqueurs de leur identité.

Sur le plan social, non seulement en ce qui concerne l'effet sur la communauté musulmane, mais aussi sur l'ensemble de la communauté, les crimes haineux en général et ceux qui sont commis contre les musulmans en particulier, ont pour effet de créer des divisions et un clivage entre les communautés. Cela

creates a sense of distrust amongst Muslim communities for others, particularly white communities who tend to be the perpetrators in this particular context.

If there is any silver lining here, it is that there are those for whom their own experience or the community experiences of hate crime also mobilize them. It encourages them to become involved, to push back against the risk and to push back against the reality of Islamophobia in their community. I think this is important if we're thinking about how we intervene. What are the mechanisms that are necessary here? I think it is to leverage that mobilization and to leverage the work that is already being done, very often at the local level, by Muslim community groups and other equity-seeking groups.

That suggests, just as Dr. Zine was saying, that we do need a federal framework for engaging in this space. The government likes to talk about a whole-of-government approach, but I would much prefer to see a whole-of-society approach where the government provides a foundation, especially in terms of funding, not just for the research but for the community-based work and the grassroots work already being done and to ensure that it is sustainable. I think every sector of society has a role to play in countering Islamophobia, whether that's through education or much more direct action.

Thank you very much for your time.

The Deputy Chair: Thank you, Professor Perry. Thank you both for your presentations.

Before asking and answering questions, I would like to ask committee members in the room, for the duration of this meeting, to please refrain from leaning in too close to the microphone or to remove your earpiece when doing so. This will avoid any sound feedback that could negatively impact the committee staff in the room.

We will now proceed to questions from senators. As was our previous practice, I would like to remind each senator that you have five minutes for your question, and that includes the answer.

Senator Hartling: Thank you to the witnesses for being here with us.

Professor Zine and Dr. Perry, it's shocking and disturbing to hear what you're saying, but I'm glad that we are hearing it because I think the more people that hear, the more we'll be able to take some action. I'm thinking about your report, Professor Zine, *The Canadian Islamophobia Industry*, and about all the levels in which it is taking shape. It's a real movement. I'm just thinking about what our federal government could do to systematically change the social and cultural landscape that gives rise to Islamophobia. What are some of the things that the

créé un sentiment de méfiance parmi les communautés musulmanes à l'égard des autres, en particulier les communautés blanches qui ont tendance à être les auteurs de ces crimes dans ce contexte particulier.

S'il y a un aspect positif, c'est qu'il y a des gens qui se mobilisent par suite de leur propre expérience ou de l'expérience communautaire des crimes haineux. Ces crimes les encouragent à s'impliquer, à repousser les risques et à repousser la réalité de l'islamophobie dans leur communauté. Je pense que c'est important si nous pensons à la façon dont nous intervenons. Quels sont les mécanismes nécessaires? Je pense que c'est pour tirer parti de cette mobilisation et du travail qui se fait déjà, très souvent au niveau local, par les groupes de la communauté musulmane et d'autres groupes en quête d'équité.

Cela laisse entendre, comme le disait Mme Zine, que nous avons besoin d'un cadre fédéral pour nous engager dans ce domaine. Le gouvernement aime parler d'une approche pangouvernementale, mais je préférerais de loin une approche pansociétale dans le cadre de laquelle le gouvernement fournit une base, surtout en ce qui concerne le financement, non seulement pour la recherche, mais aussi pour le travail communautaire de base et déjà effectué et pour s'assurer qu'il aura des effets durables. Je pense que chaque secteur de la société a un rôle à jouer dans la lutte contre l'islamophobie, que ce soit par l'éducation ou par des actions beaucoup plus directes.

Merci beaucoup de votre temps.

La vice-présidente : Merci, madame Perry. Je vous remercie tous les deux de vos exposés.

Avant la période des questions, j'aimerais demander aux membres du comité présents dans la salle, pour la durée de la réunion, de ne pas se pencher trop près du microphone ou de retirer leur oreillette s'ils doivent le faire. Cela permettra d'éviter l'effet Larsen qui pourrait avoir une incidence négative sur le personnel du comité dans la salle.

Nous allons maintenant passer aux questions des sénateurs. Comme nous le faisons auparavant, j'aimerais rappeler à chaque sénateur qu'il dispose de cinq minutes pour poser sa question et écouter la réponse.

La sénatrice Hartling : Je remercie les témoins d'être parmi nous.

Mesdames Zine et Perry, c'est choquant et troublant d'entendre ce que vous dites, mais je suis heureuse que nous l'entendions parce que je pense que plus il y a de gens qui entendent, plus nous serons en mesure d'agir. Je pense à votre rapport, madame Zine, *The Canadian Islamophobia Industry*, et à tous les niveaux où il prend forme. C'est un véritable mouvement. Je pense simplement à ce que notre gouvernement fédéral pourrait faire pour changer systématiquement le paysage social et culturel qui donne lieu à l'islamophobie. Quelles

government might do? I know, Dr. Perry, you talked about how on all levels that things definitely have to change, but just starting with the federal government, what might they do? Thank you.

Ms. Zine: Thank you very much for the question. In my report, which is very lengthy — it's about 240 pages long — I didn't actually add recommendations because of the fact that in the summit that happened about a year ago, there were hundreds and hundreds of recommendations that came forward from the Muslim community. I didn't think I could trump any of that. However, I agree with Dr. Perry about this being a sort of society-wide kind of prospect for change. I think where the federal government can be instructive and leading some of that really starts with evaluation of its own policies and practices. I did mention reports that have come out of the monitoring of Muslim charities by the CRA. I'm sure you have heard more testimony about this, and the issue of securitization of Muslims beyond charities but in terms of other Muslim groups and organizations that have not been able to shake this association with terrorism that has been around since the aftermath of 9/11 and is continually being reinforced in new ways through the Islamophobia industry actors. Look at policies in Quebec like Bill 21, which isn't the federal government's purview but nonetheless have an impact in creating the environment.

If we think Muslim attire is not suitable for the Canadian public sphere, and if we think Muslim organizations and charities need to be surveilled in different ways or there needs to be a no-fly list that has Muslim names — and even Muslim toddlers — on this list, or that security agencies need to focus on the Muslim community, what message does that give to the wider public and what message does that give to Muslim children growing up who don't have much counter-narrative to the ways in which Muslims are presented to them? I think those kinds of systemic changes around Islamophobia really need to happen.

I have to say I was disappointed in the aftermath of the hearings that went after motion 103 and the report that came out that has framed the anti-racism strategy in Canada. Out of the 30 recommendations, only two or three even addressed Islamophobia. I think we need to do better. The resources are there. We have the wonderful Amira Elghawaby taking the role as a special representative, and she has received enormous targeting and attacks herself, which are completely unwarranted. This is just another example of how quickly, when racialized Muslim women try to speak truth to power in the public sphere, that gets shut down. Every effort to support her work will be vital.

Senator Hartling: Thank you.

mesures le gouvernement pourrait-il prendre? Madame Perry, je sais que vous avez dit que les choses doivent changer à tous les niveaux, mais qu'est-ce que le gouvernement fédéral pourrait faire? Merci.

Mme Zine : Merci beaucoup de la question. Dans mon rapport, qui est très long — il fait environ 240 pages —, je n'ai pas formulé de recommandations, car lors du sommet qui a eu lieu il y a environ un an, la communauté musulmane a formulé des centaines et des centaines de recommandations. Je ne pensais pas pouvoir éclipser toutes ces voix. Cependant, je suis d'accord avec Mme Perry pour dire qu'il s'agit d'une sorte de perspective de changement à l'échelle de la société. Je pense que le gouvernement fédéral peut donner l'exemple et diriger une partie de ce travail en évaluant ses propres politiques et pratiques. J'ai mentionné les rapports qui ont été produits à la suite de la surveillance des organismes de bienfaisance musulmans par l'ARC. Je suis sûre que vous avez entendu d'autres témoignages à ce sujet, et la question de la sécurisation des musulmans au-delà des organismes de bienfaisance, mais en ce qui concerne d'autres groupes et organisations musulmans qui n'ont pas réussi à rompre cette association avec le terrorisme qui existe depuis les événements du 11 septembre et qui est continuellement renforcée de nouvelles façons par l'islamophobie. Il suffit de regarder des politiques comme le projet de loi 21, au Québec, qui n'est pas du ressort du gouvernement fédéral, mais qui ont quand même un impact sur la question.

Si nous pensons que l'habillement musulman ne convient pas à la sphère publique canadienne, et si nous pensons que les organisations et les organismes de bienfaisance musulmans doivent être surveillés de différentes façons ou qu'il faut une liste d'interdiction de vol qui contient des noms musulmans — et même de tout-petits musulmans — sur cette liste, ou que les organismes de sécurité doivent se concentrer sur la communauté musulmane, quel message envoie-t-on au grand public et aux enfants musulmans qui grandissent et qui n'ont pas beaucoup de contre-discours sur la façon dont les musulmans leur sont présentés? Je pense que des changements systémiques de ce genre liés à l'islamophobie doivent vraiment se produire.

Je dois dire que j'ai été déçue par les audiences qui ont suivi la motion 103 et le rapport qui a servi de base à la stratégie canadienne de lutte contre le racisme. Sur les 30 recommandations, seulement deux ou trois portaient sur l'islamophobie. Je pense que nous devons faire mieux. Les ressources sont là. Il y a Amira Elghawaby qui assume le rôle de représentante spéciale, et elle a elle-même fait l'objet d'énormes attaques, qui sont tout à fait injustifiées. Ce n'est qu'un autre exemple de la rapidité avec laquelle, lorsque des femmes musulmanes racisées tentent de dire la vérité au pouvoir dans la sphère publique, on les empêche de le faire. Tous les efforts pour appuyer son travail seront essentiels.

La sénatrice Hartling : Merci.

Senator Arnot: Thank you, witnesses, for coming today. My question is for both witnesses to comment.

Professor Zine, you have done a comprehensive study. You called it an industry of Islamophobia and talked about the networks and the connections. You've also made a recommendation here today about the social sciences and humanities research grants available should be focused on studying this issue in a much more robust and aggressive way because the results of that kind of research in academia will support policy-makers and changes that you want. Professor Perry, you recommended focusing on education.

I would like to have Professor Zine amplify a little bit about the direction this committee's work could go in recommending actions that would move towards prevention, reduction and elimination of anti-Muslim hate.

In particular, I would like Professor Perry to amplify her comment about education and the role of education, particularly in the Grades K to 12 system in Canada. Obviously, anti-Muslim hate is antithetical to democracy and democratic values but also Canadian values, and I'm wondering if you have any comments about the nature of current education and how it could be improved and how education can lead us out of the morass we're in with the kinds of evidence that we've heard basically from coast to coast about anti-Muslim hate in the communities.

Ms. Perry: Thank you for that question.

You say an emphasis on K through 12, and I want to preface it by saying I think we also need to teach adults how to more constructively and positively engage with the Muslim community because many of the perpetrators of anti-Muslim crimes are in fact adults. They get to that stage having not gotten the foundations in their early years and are socialized in a culture and a community that often harbours pretty virulent anti-Muslim narratives. Absolutely, I think starting at K through 12, and I remember when doing some of the interviews that I was speaking with university students, some who had been active themselves when they were students in terms of promoting positive images of Muslims. That first-hand experiential introduction can't be overstated in that respect. It's not just the formal strategies of education but the informal strategies as well.

One of the most important points of intervention is also in terms of the online sphere. I didn't really talk much about the online attacks, but they are endless, it seems, whether it's individual attacks on individual people through email or attempts to libel them in public or whether it's wide-scale commentary about Muslims and the evil associated with Muslims. So much of

Le sénateur Arnot : Merci aux témoins d'être venus aujourd'hui. Ma question s'adresse aux deux témoins.

Madame Zine, vous avez fait une étude approfondie. Vous avez dit que l'islamophobie constitue une industrie et vous avez parlé des réseaux et des liens. Vous avez également fait une recommandation aujourd'hui au sujet des subventions de recherche en sciences humaines qui devraient être axées sur l'étude de cette question de façon beaucoup plus rigoureuse et dynamique, parce que les résultats de ce genre de recherche universitaire aideront les décideurs à instaurer les changements que vous voulez. Madame Perry, vous avez recommandé de mettre l'accent sur l'éducation.

J'aimerais que Mme Zine nous en dise un peu plus sur l'orientation que le comité pourrait prendre dans ses travaux en recommandant des mesures visant à prévenir, à réduire et à éliminer la haine envers les musulmans.

Plus particulièrement, j'aimerais que Mme Perry nous en dise davantage sur l'éducation et le rôle de l'éducation, en particulier de la maternelle à la 12^e année au Canada. De toute évidence, la haine contre les musulmans est contraire à la démocratie et aux valeurs démocratiques, mais aussi aux valeurs canadiennes. Je me demande si vous avez des commentaires à faire sur la nature de l'éducation actuelle et sur la façon dont elle pourrait être améliorée et comment l'éducation peut nous sortir du marasme dans lequel nous nous trouvons avec le genre de témoignages que nous avons entendus d'un océan à l'autre au sujet de la haine contre les musulmans dans les collectivités.

Mme Perry : Je vous remercie de cette question.

Vous dites qu'il faut mettre l'accent de la maternelle à la 12^e année, et je tiens d'abord à dire que nous devons aussi enseigner aux adultes comment s'engager de façon plus constructive et positive avec la communauté musulmane parce que bon nombre des auteurs de crimes contre les musulmans sont en fait des adultes. Ils en arrivent à ce stade-là parce qu'ils n'ont pas obtenu les bases nécessaires au cours de leurs premières années et qu'ils sont socialisés dans une culture et une collectivité qui ont souvent des discours antimusulmans assez virulents. Tout à fait. Je pense qu'à partir de la maternelle jusqu'à la 12^e année, et je me souviens de certaines des entrevues que j'ai eues avec des étudiants de l'université, dont certains avaient eux-mêmes fait la promotion d'images positives des musulmans lorsqu'ils étaient étudiants. On ne saurait trop insister sur cette expérience de première main. Il ne s'agit pas seulement des stratégies formelles d'éducation, mais aussi des stratégies informelles.

L'un des points d'intervention les plus importants concerne également la sphère en ligne. Je n'ai pas vraiment parlé des attaques en ligne, mais elles sont sans fin, semble-t-il, qu'il s'agisse d'attaques individuelles contre des personnes par courriel ou de tentatives de diffamation en public ou de commentaires à grande échelle sur les musulmans et le mal

what we're exposed to online are negative, demonizing portrayals of Muslims, and I don't think we're well equipped — either adults or children — to be critical of what's passing by our screens and through our devices. I think of the role of critical digital literacy in particular and helping youth to develop those skills of how to identify suspect material and what to do about it, not just that you don't pass it on and share it with others. Can you report it to someone? It's probably not safe for youth to intervene and challenge it. If it's amongst other youth, perhaps, but otherwise we have to be careful there. How can they report it? How can they create a groundswell of support for broader pushback in their online spaces as well? I think those are some of the skills we need to develop, especially in terms of challenging the narratives. That's where they come in contact with them.

Ms. Zine: I was going to add to that briefly, if there is still time.

The Deputy Chair: We have actually used all of Senator Arnot's time, but I think we have time so I am going to ask the indulgence of the committee to have you respond. Thank you.

Ms. Zine: Thank you very much for that indulgence.

Echoing what Dr. Perry was pointing out about some of the online communities and echo chambers that are there that propagate Islamophobia, it is vital to have that critical digital media literacy and to make young people, from a very early age, aware of the disinformation that's out there and how to be critical about discerning truth from facts because the orchestrated disinformation campaigns are also deeply embedded. For example, if you are searching information — even as I was doing my report — about terms like sharia or jihad, the first hits will be anti-Muslim sites. It's very difficult to get proper information. It's important to have that education part of the curriculum from K to 12 and beyond. I mentioned about post-secondary because that's where I work and where I do my work. There are very few courses on Islamophobia across Canada. I can name two or three others aside from my own teaching around that. I do think we need to fortify the kind of anti-Islamophobia education from a younger age but also into post-secondary.

I would add that one modality of education that is powerful is the arts, and it's important to see Muslim artists and storytellers supported through grants and funding dedicated to this because we need to have a counter-narrative. We need that counter-narrative to resonate with the wider public, and the arts have an

associé aux musulmans. Une grande partie de ce à quoi nous sommes exposés en ligne est négatif, diabolisant des représentations de musulmans, et je ne pense pas que nous soyons bien équipés — que ce soit les adultes ou les enfants — pour critiquer ce qui passe par nos écrans et nos appareils. Je pense au rôle de la littératie numérique essentielle en particulier et au fait d'aider les jeunes à acquérir ces compétences sur la façon de repérer le matériel suspect et ce qu'il faut faire à ce sujet, et pas seulement de ne pas le propager et de ne pas le partager avec les autres. Est-il possible de le signaler? Il n'est probablement pas sécuritaire pour les jeunes d'intervenir et de contester. Si c'est parmi d'autres jeunes, peut-être, mais autrement, il faut faire attention. Comment peuvent-ils le signaler? Comment peuvent-ils créer une vague de soutien pour une plus grande résistance dans leurs espaces en ligne également? Je pense que ce sont là certaines des compétences que nous devons acquérir, surtout pour ce qui est de remettre en question les récits. C'est là qu'ils y sont confrontés.

Mme Zine : J'allais ajouter quelque chose brièvement, s'il reste du temps.

La vice-présidente : En fait, nous avons utilisé tout le temps dont disposait le sénateur Arnot, mais je crois que nous avons encore un peu de temps. Je vais donc demander l'indulgence du comité pour que vous puissiez répondre. Merci.

Mme Zine : Merci beaucoup de votre indulgence.

Pour faire écho à ce que Mme Perry disait au sujet des communautés en ligne et des caisses de résonance qui propagent l'islamophobie, il est essentiel d'avoir cette connaissance essentielle des médias numériques et de faire en sorte que les jeunes, dès leur plus jeune âge, soient conscients de la désinformation qui existe et de la façon d'être critiques lorsqu'il s'agit de distinguer la vérité des faits, car les campagnes de désinformation orchestrées sont aussi profondément enracinées. Par exemple, en cherchant de l'information — même pendant que je préparais mon rapport — sur des termes comme la charia ou le djihad, les premiers à être consultés seront des sites antimusulmans. Il est très difficile d'obtenir des renseignements exacts. Il est important que l'éducation fasse partie du programme d'études de la maternelle à la 12^e année et au-delà. J'ai parlé des études postsecondaires parce que c'est là que je travaille et que je fais mon travail. Il y a très peu de cours sur l'islamophobie au Canada. Je peux en nommer deux ou trois autres, à part mon propre cours à ce sujet. Je pense que nous devons renforcer l'éducation concernant la lutte contre l'islamophobie à partir d'un plus jeune âge, mais aussi jusqu'au niveau postsecondaire.

J'ajouterais que l'une des formes d'éducation qui est puissante, ce sont les arts, et il est important de voir les artistes et les conteurs musulmans appuyés par des subventions et des fonds consacrés à cela parce que nous avons besoin d'un contre-discours. Nous avons besoin de ce contre-discours pour trouver

ability to do that. I would like to see that funding dedicated to all of the Muslim artists, storytellers and so on who have a powerful voice and have stories to share that others can benefit from.

[Translation]

Senator Gerba: My question is for Ms. Zine. You've researched Islamophobia internationally for many years, so how do you distinguish between Islamophobia in Canada and Islamophobia elsewhere in the world? Have any countries put solutions or best practices in place that we could adopt to combat Islamophobia here?

[English]

Ms. Zine: Thank you very much for the question.

I have worked internationally, and Islamophobia is a global scourge. We can talk about genocide that's happening in Myanmar, China, India and all over the world. Europe has also deeply embedded Islamophobia in many nations. This was why, in 2010, 2012, I started working with UNESCO, the Council of Europe and the OSCE on developing guidelines for educators and policy-makers around challenging Islamophobia. I notice they still have those guidelines up. The other day, I was thinking that they need to be updated.

What I found in Europe is that as far back as 2010, and even earlier, there has been dedicated focus, through a lot of different NGOs working with intergovernmental organizations, to bring these issues to the forefront.

One of the initiatives I was involved with through the Council of Europe was among youth and having youth across European nations come together in Budapest. We did a week-long session with them so that they could go back to their communities and be able to become leaders in challenging hate and Islamophobia. It was part of a wider no-hate campaign that UNESCO had.

What I have noticed is that Canada has been quite slow to implement any kind of national initiatives that would outreach to communities, that would engage those communities in a meaningful way and that would continue to inform policy, education and so on. I think that some of those examples could be very helpful as we look at more nationwide types of policies that are impactful.

Senator Omidvar: My apologies to the committee and to the witnesses for being late. Therefore, I am all the more grateful for the printed version of Professor Zine's remarks.

un écho auprès du grand public, et les artistes ont la capacité de le faire. J'aimerais que ce financement soit consacré à tous les artistes et conteurs musulmans qui ont une voix puissante et qui ont des histoires à communiquer dont d'autres peuvent bénéficier.

[Français]

La sénatrice Gerba : Ma question s'adresse à Mme Zine. En tant qu'académicienne ayant travaillé longtemps à l'échelle internationale, quelle différence faites-vous entre l'islamophobie au Canada et l'islamophobie ailleurs dans le monde? Y a-t-il des solutions ou de meilleures pratiques qui ont été mises en œuvre dans d'autres pays que nous pouvons utiliser pour contrer l'islamophobie au Canada?

[Traduction]

Mme Zine : Merci beaucoup de la question.

J'ai travaillé à l'échelle internationale, et l'islamophobie est un fléau mondial. Nous pouvons parler du génocide qui se produit au Myanmar, en Chine, en Inde et partout dans le monde. L'Europe a aussi profondément ancré l'islamophobie dans de nombreux pays. C'est pourquoi, en 2010 et 2012, j'ai commencé à travailler avec l'UNESCO, le Conseil de l'Europe et l'OSCE à l'élaboration de lignes directrices pour les enseignants et les décideurs sur la lutte contre l'islamophobie. Je remarque que ces lignes directrices sont toujours en vigueur. L'autre jour, je me disais qu'il fallait les mettre à jour.

Ce que j'ai constaté en Europe, c'est qu'en 2010, et même avant, beaucoup d'ONG différentes, en collaboration avec des organisations intergouvernementales, se sont employées à mettre ces questions à l'avant-plan.

L'une des initiatives auxquelles j'ai participé dans le cadre du Conseil de l'Europe a été de réunir des jeunes de tous les pays européens à Budapest. Nous avons tenu une séance d'une semaine avec eux afin qu'ils puissent retourner dans leurs collectivités et devenir des chefs de file dans la lutte contre la haine et l'islamophobie. Cela s'inscrivait dans le cadre d'une vaste campagne de lutte contre la haine menée par l'UNESCO.

Ce que j'ai remarqué, c'est que le Canada a mis beaucoup de temps à mettre en œuvre des initiatives nationales visant à sensibiliser les collectivités, à faire participer ces dernières de façon significative et à continuer d'éclairer les politiques, l'éducation et ainsi de suite. Je pense que certains de ces exemples pourraient être très utiles dans le cadre de notre examen de politiques nationales qui ont des répercussions.

La sénatrice Omidvar : Je présente mes excuses au comité et aux témoins pour mon retard. Je suis donc d'autant plus reconnaissante pour la version imprimée des observations de Mme Zine.

Professor Zine, I have read about your work. I won't pretend to have read the report, but I have read about it in newspapers and in academic releases. You talk about your conclusions that Islamophobia is an organized, orchestrated, networked and monetized industry.

Could you comment on the role of legislation in the roots of Islamophobia in this country? I refer particularly to the anti-terrorism code that was passed in 2001 by Prime Minister Chrétien. Subsequently, around 2011, Prime Minister Harper approved the risk assessment against dealing with money laundering and terrorism financing. This brings the entire machinery of government — CBSA, RCMP, CSIS, CRA, IRCC, all of them — around the risk-assessment framework, which we have heard is part of systemic racism and Islamophobia in Canada. We heard earlier from Monia Mazigh that after the rendition of Meja Harar and his subsequent release, not a single thing changed in the anti-terrorism code. Would you comment on the role of legislation and legislators as part of this constellation of the industry?

Ms. Zine: Thank you very much for that question. It is an important one.

I mentioned earlier how the government needs to reflect on its own policies and their consequences when it comes to tackling Islamophobia. Security policies and the wider security industrial complex that is attached to it is also very important as part of that.

You've mentioned the Anti-terrorism Act. There are also security certificates that were applied to noncitizens, and, really, sort of operate around secret trials, secret evidence and so on, and that has affected Muslim men in this country. Obviously, there are issues of extraordinary rendition, and there are a number of other ways in which there are questions around certain cases to do with entrapment and other things that have specifically affected Muslim populations. When security agencies are directing their attention to particular groups in society, then those groups are singled out in the wider public as well as being in need of surveillance: We need to watch them. We need to monitor them. They could be threats.

For me, as a sociologist, it's the way the legislation supports, sustains and reproduces Islamophobic ideas and narratives about the potential radical, the jihadist. In my book, *Under Siege, Islamophobia and the 9/11 Generation*, that came out last year, I was looking at Muslim youth and how they are responding to having been socialized into a world where they were perceived as radicals, as terrorists, as jihadists since 9/11 happened and all of those security policies were ushered in. There are a number of ways that has impacted this generation of youth and the generation of youth that has followed.

Madame Zine, j'ai lu au sujet de votre travail. Je ne prétends pas avoir lu le rapport, mais j'ai lu des articles à ce sujet dans les journaux et dans des publications universitaires. Vous dites que l'islamophobie est une industrie organisée, orchestrée, réseautée et monétisée.

Pourriez-vous nous parler du rôle des lois dans les racines de l'islamophobie au Canada? Je pense notamment au code antiterroriste adopté en 2001 par le premier ministre Chrétien. Vers 2011, le premier ministre Harper a approuvé l'évaluation des risques dans la lutte contre le blanchiment d'argent et le financement du terrorisme. Tout l'appareil gouvernemental — l'ASFC, la GRC, le SCRS, l'ARC, IRCC, etc. — s'articule autour du cadre d'évaluation des risques, qui, comme nous l'avons entendu, contribue au racisme systémique et à l'islamophobie au Canada. Nous avons entendu plus tôt Monia Mazigh dire qu'après l'extradition de Meja Harar et sa libération subséquente, rien n'a changé dans le code antiterroriste. Pourriez-vous nous parler du rôle de la législation et des législateurs dans cette constellation de l'industrie?

Mme Zine : Merci beaucoup de cette question. Elle est importante.

J'ai mentionné plus tôt que le gouvernement doit réfléchir à ses propres politiques et à leurs conséquences lorsqu'il s'agit de lutter contre l'islamophobie. Les politiques de sécurité et le complexe industriel de la sécurité plus vaste qui y est associé sont également très importants.

Vous avez parlé de la Loi antiterroriste. Il y a aussi les certificats de sécurité qui ont été appliqués aux non-citoyens et qui, en fait, tournent autour de procès secrets, de preuves secrètes et ainsi de suite, ce qui a touché les hommes musulmans dans ce pays. De toute évidence, il y a des problèmes d'extradition extraordinaire, et il y a un certain nombre d'autres problèmes entourant certains cas liés au piégeage et à d'autres choses qui ont particulièrement touché les populations musulmanes. Lorsque les organismes de sécurité concentrent leur attention sur des groupes particuliers de la société, ces groupes sont ciblés par le grand public et doivent être surveillés. On se dit qu'il faut les surveiller, parce qu'ils pourraient constituer des menaces.

Pour moi, en tant que sociologue, c'est la façon dont la loi appuie, soutient et reproduit les idées et les récits islamophobes au sujet du radical potentiel, le djihadiste. Dans mon livre, *Under Siege, Islamophobia and the 9/11 Generation*, qui a été publié l'an dernier, j'examinais les jeunes musulmans et la façon dont ils réagissent au fait d'avoir été socialisés dans un monde où ils étaient perçus comme des radicaux, en tant que terroristes, en tant que djihadistes depuis le 11 septembre et depuis que toutes ces politiques de sécurité ont été mises en place. Il y a un certain nombre de moyens qui ont eu une incidence sur cette génération de jeunes et la génération qui a suivi.

For me, it is not just the legislation itself. That has been widely critiqued. It's also looking at what the effect is on communities and how that is taken up and what message it sends to the wider public about particular groups being criminalized, being seen as radicals and potential threats. I think we need to look at it more broadly, not just in terms of what is legislated but what the impact is of that surveillance.

As Dr. Perry said, I have found in my research with Muslim youth across Canada how they tend to internalize that securitization. They tend to worry about if what they are doing would be suspicious to others. "Can we go play paint ball? Can we be seen playing violent video games? We don't want to be seen as being terrorists." That internalization of that securitization is something that has carried through for decades. I think the impact has to be considered systemically but also in terms of the affective registers of Islamophobia and how those policies transcend and translate into responses from Muslim communities.

Senator Omidvar: Professor Zine, do you think it's time for us to review the anti-terrorism code?

Ms. Zine: Along with other policies that I have mentioned, to take a serious approach to tackling Islamophobia, that is well overdue.

The Deputy Chair: You've both mentioned intersectionality and the role that that plays, particularly around race and being Muslim. I'm wondering if you have some suggestions around what kind of legislative or policy changes would be helpful in terms of even how we collect data around hate crimes in this country. Is that part of the problem? I would appreciate it if you could expand on that.

Ms. Perry: I can speak to that because it's something that I have been thinking about and talking with law enforcement about for some time. Law enforcement themselves have felt that their hands have been tied in terms of accurately representing the small proportion of hate crime that comes to their attention. Some of them do recognize that a racialized Muslim woman might be victimized not just because she is Muslim but because she is a Muslim woman and also because she is racialized. We are finally at that point, and it is a very recent change. As I said, it's not in the 2021 data, but in the 2022 data, law enforcement can now identify multiple motivations as they see it. That will allow us to better understand the complexities associated with many forms of hate crime where gender is often an issue, or even gender identity or sexual orientation, and disability sometimes as well. That's a very important step forward.

Pour moi, ce n'est pas seulement la loi en soi. Cela a fait l'objet de nombreuses critiques. Il s'agit également d'examiner son effet sur les collectivités et la façon dont elle est adoptée et le message qu'elle envoie au grand public au sujet de groupes particuliers qui sont criminalisés, qui sont considérés comme des radicaux et des menaces potentielles. Je pense que nous devons examiner la question de façon plus générale, non seulement en ce qui concerne ce qui est prévu par la loi, mais aussi l'incidence de cette surveillance.

Comme l'a dit Mme Perry, j'ai découvert dans mes recherches auprès de jeunes musulmans de partout au Canada comment ils ont tendance à internaliser cette sécurisation. Ils ont tendance à se demander si ce qu'ils font est suspect pour les autres. Ils se demandent s'ils peuvent aller jouer au Paint Ball? Peuvent-ils être vus en train de jouer à des jeux vidéo violents? Ils ne veulent pas être perçus comme des terroristes. L'internalisation de cette sécurisation se poursuit depuis des décennies. Je pense que l'impact doit être considéré de façon systémique, mais aussi en ce qui concerne les registres affectifs de l'islamophobie et la façon dont ces politiques transcendent les réactions et se traduisent en réponses de la part des communautés musulmanes.

La sénatrice Omidvar : Madame Zine, pensez-vous qu'il est temps pour nous de revoir le code antiterroriste?

Mme Zine : En plus des autres politiques dont j'ai parlé, il est grand temps d'adopter une approche sérieuse pour lutter contre l'islamophobie.

La vice-présidente : Vous avez tous les deux parlé de l'intersectionnalité et du rôle qu'elle joue, surtout en ce qui concerne la race et le fait d'être musulman. Je me demande si vous avez des suggestions sur le genre de changements législatifs ou de politiques qui seraient utiles, même en ce qui concerne la façon dont nous recueillons des données sur les crimes haineux au pays. Est-ce que cela fait partie du problème? J'aimerais que vous nous en disiez davantage à ce sujet.

Mme Perry : Je peux en parler parce que c'est une question à laquelle je réfléchis et dont je discute avec les responsables de l'application de la loi depuis un certain temps. Les organismes d'application de la loi eux-mêmes estiment qu'ils ont les mains liées pour ce qui est de représenter avec exactitude la faible proportion de crimes haineux qui sont portés à leur attention. Certains reconnaissent qu'une femme musulmane racisée peut être victimisée non seulement parce qu'elle est musulmane, mais aussi parce qu'elle est une femme musulmane et parce qu'elle est racisée. Nous en sommes enfin là, et c'est un changement très récent. Comme je l'ai dit, ce n'est pas dans les données de 2021, mais dans les données de 2022, les forces de l'ordre peuvent maintenant identifier les multiples motivations telles qu'elles les perçoivent. Cela nous permettra de mieux comprendre les complexités associées à de nombreuses formes de crimes

Before we think about new legislation, we have to think about how the legislation that we have is enforced, and that comes back to be laid at the feet of law enforcement, where there is often not the political will to fully and appropriately respond to and investigate hate crime and take it seriously as it warrants. In some cases, the will might be there but the awareness and knowledge aren't. There is so little training in this space. I know that the national task force struck by the RCMP and Canadian Race Relations Foundation is making this one of their priorities, looking more closely at law enforcement, law enforcement training and whether they have a victim-centric approach to hate crime or not, but also more emphasis on victim and victim support. This is where the question of intersectionality will become important, because an individual victim or a community of victims may come with multiple sorts of needs, depending on which community they might be more closely aligned with or which part of their identity — very artificial — they think might have been most salient in the attack. That means we have to train our victim service providers in different ways as well. It's not just about understanding Muslim identity, but understanding Muslim identity and Arab identity and how that might complicate gender identity as well.

The Deputy Chair: Professor Zine, do you want to respond that at all?

Ms. Zine: I think Dr. Perry has given a robust response. I will respond from a personal point of view as a racialized Muslim woman.

There were times earlier on when I used to wear a hijab or headscarf and had that pulled off my head. More recently, in 2019, I was subject to an assault that took place at a conference where I was researching the study on the Islamophobia industry, and within this group, I was physically assaulted for speaking out about Islamophobia. What someone yelled was, "You're just lucky to be in this country in the first place." When looking at those responses, the issue of "you're just lucky to be here," is reflecting on my racial background and identity. I wasn't visibly recognizable as a Muslim. I'm sure people assumed that.

It all gets read into each other. Racism and Islamophobia are mutually entwined. Anti-Muslim racism is part of Islamophobia and, as Dr. Perry mentioned, there are different registers through which Islamophobia is lived and experienced. Whether it's through the nexus of anti-Black, anti-Arab or anti-brown racism, there are different inflections to that Islamophobia and different

haineux où le sexe est souvent un problème, ou même l'identité de genre ou l'orientation sexuelle, et parfois aussi le handicap. C'est un pas en avant très important.

Avant de penser à une nouvelle loi, nous devons penser à la façon dont la loi qui existe est appliquée, et cela revient aux responsables de l'application de la loi, lorsque, souvent, il n'y a pas de volonté politique de réagir pleinement et de façon appropriée aux crimes motivés par la haine, d'enquêter sur ces crimes et de les prendre au sérieux, comme il se doit. Dans certains cas, la volonté peut exister, mais la sensibilisation et les connaissances ne sont pas au rendez-vous. Il y a si peu de formation dans ce domaine. Je sais que le groupe de travail national mis sur pied par la GRC et la Fondation canadienne des relations raciales en fait une de ses priorités, en examinant de plus près l'application de la loi, la formation des agents d'application de la loi et la question de savoir s'ils ont une approche axée sur les victimes en matière de crimes haineux ou non, mais aussi davantage de soutien aux victimes. C'est là que la question de l'intersectionnalité deviendra importante, parce qu'une victime individuelle ou une communauté de victimes peut avoir de multiples types de besoins, selon la communauté avec laquelle elle pourrait être plus proche ou selon la partie de son identité — très artificielle — qui, selon elle, aurait pu être la plus importante dans l'attaque. Cela signifie que nous devons également former nos fournisseurs de services aux victimes de différentes façons. Il ne s'agit pas seulement de comprendre l'identité musulmane, mais aussi l'identité arabe et la façon dont cela pourrait compliquer l'identité de genre.

La vice-présidente : Madame Zine, voulez-vous répondre à cette question?

Mme Zine : Je pense que Mme Perry a donné une réponse solide. Je vais répondre d'un point de vue personnel en tant que femme musulmane racisée.

Il m'est déjà arrivé, lorsque je portais un hidjab ou un foulard, où on me l'a arraché de la tête. Plus récemment, en 2019, j'ai fait l'objet d'une agression lors d'une conférence au cours de laquelle je menais des recherches dans le cadre de l'étude sur l'industrie de l'islamophobie. Au sein de ce groupe, j'ai été agressée physiquement pour avoir parlé d'islamophobie. Quelqu'un m'a crié que je devrais me compter chanceuse d'être dans ce pays. Lorsque je regarde ces réponses, la question de « se compter tout simplement chanceuse d'être ici » se reflète sur mon origine raciale et mon identité. Je n'étais pas visiblement reconnaissable en tant que musulmane. Je suis sûre que c'est ce que les gens pensaient.

Tout se reflète l'un dans l'autre. Le racisme et l'islamophobie sont intimement liés. Le racisme antimusulman fait partie de l'islamophobie et, comme l'a mentionné Mme Perry, il existe différents registres par lesquels l'islamophobie est vécue et expérimentée. Que ce soit par le lien entre le racisme anti-noir, anti-arabe ou anti-brun, il y a différentes inflexions à

ways it is experienced and lived. It arrives through different genealogies and histories, and that's important to recognize. There is a tendency to see Muslims as monolithic and therefore a tendency to see that the impact of Islamophobia would be monolithic, and it's not.

The Deputy Chair: Thank you.

Senator Omidvar: This is a question for both of our witnesses, and it's about language. You're both professors. You deal with research, analysis and policies, but you use language to shape the ideas. There is some discussion and discourse between using the word "Islamophobia" versus using the words "anti-Muslim racism" or "anti-Muslim hate." There's no right or wrong answer, but I would like to get both your perspectives on the relative advantages or disadvantages or the impact of using one over the other.

Ms. Zine: That's an important question. There is a lot of debate about the naming of Islamophobia and the definition. I talk about that both in my recent book and report, and I do use the term "Islamophobia," which is as a system of oppression that is manifested in individual, ideological and systemic ways, to boil it down simply. I see anti-Muslim racism as part of that overarching framework as the ways in which discrimination is enacted upon Muslim bodies. If you take Islam out of the equation in terms of its resonance within Islamophobic imaginings, conspiracy theories and discourses, it is very central to that. I don't think you can have one without the other, and therefore I think it's useful to talk about anti-Muslim racism as we talk about how the impacts affect the discrimination against Muslims, but I believe that Islamophobia is an overarching framework that better helps us understand the breadth of those individual ideological and systemic ways that Islamophobia takes shape.

On the issue of anti-Muslim hate, I think that's a problematic way of using the term simply because "hate" reduces the phenomenon to something that occurs at an individual level, and we want to be aware of the systemic aspects. The individual level is part of it, but there is also a systemic and, as I've pointed out in the way that anti-Muslim narratives are being purveyed, a very deep ideological underpinning to all of this that has its own long history and genealogy. Talking just about anti-Muslim hate — and I know that's a term being used in a lot of European circles right now — is too limiting and doesn't allow us to interrogate the systemic aspects of Islamophobia.

l'islamophobie et différentes façons dont elle est vécue et expérimentée. Elle arrive par l'entremise de généalogies et d'histoires différentes, et il est important de le reconnaître. On a tendance à considérer les musulmans comme un bloc monolithique et, par conséquent, à penser que l'impact de l'islamophobie serait uniforme, ce qui n'est pas le cas.

La vice-présidente : Merci.

La sénatrice Omidvar : Ma question s'adresse aux deux témoins et porte sur la langue. Vous êtes toutes les deux professeures. Vous vous occupez de recherche, d'analyse et de politiques, mais vous utilisez un langage pour façonner les idées. On débat actuellement de la pertinence de faire la distinction entre l'utilisation du mot « islamophobie » et celle des mots « racisme antimusulman » ou « haine antimusulmane ». Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, mais j'aimerais avoir votre point de vue à tous les deux sur les avantages ou les inconvénients relatifs de l'utilisation de l'un par rapport à l'autre.

Mme Zine : C'est une question importante. Il y a beaucoup de débats au sujet de la dénomination de l'islamophobie et de sa définition. J'en parle dans mon récent livre et dans mon récent rapport, et j'utilise le terme « islamophobie », qui est un système d'oppression qui se manifeste de façon individuelle, idéologique et systémique, pour résumer simplement. Je considère que le racisme antimusulman fait partie de ce cadre général et qu'il s'agit de la façon dont les musulmans sont victimes de discrimination. Si vous retirez l'islam de l'équation pour ce qui est de sa résonance dans les imaginaires islamophobes, les discours et théories du complot, c'est très central. Je ne pense pas qu'on puisse avoir l'un sans l'autre. Par conséquent, je pense qu'il est utile de parler du racisme antimusulman alors que nous parlons des répercussions sur la discrimination à l'égard des musulmans. Mais je crois que l'islamophobie est un cadre global qui nous aide à mieux comprendre l'étendue de ces moyens idéologiques et systémiques individuels qui constituent l'islamophobie.

En ce qui concerne la haine antimusulmane, je pense que cela n'est pas une bonne façon d'utiliser le terme simplement parce que le mot « haine » réduit le phénomène à un phénomène individuel, et nous voulons être conscients des aspects systémiques. Le niveau individuel en fait partie, mais il y a aussi un système et, comme je l'ai souligné dans la façon dont les discours antimusulmans sont véhiculés, un fondement idéologique très profond qui a sa propre longue histoire et généalogie. Le simple fait de parler de haine antimusulmane — et je sais que c'est une expression utilisée dans beaucoup de cercles européens en ce moment — est trop limitatif et ne nous permet pas de remettre en question les aspects systémiques de l'islamophobie.

Ms. Perry: I agree with that last point in particular wholeheartedly. It's something that I've talked about. We're saddled with this term "hate crime" when it doesn't do justice to the phenomenon we are talking about, which really is systemic. It's embedded in systemic histories and contemporary practices. It's embedded in the narratives that we use to define, and often vilify, particular communities. It is a term that I'm afraid we are saddled with for the long term, I think.

I struggle with "phobia" as a suffix. I have done so with homophobia and transphobia as well. Perhaps that's overthinking it a little bit. A phobia refers to an irrational fear, and in a culture like ours, there is nothing irrational about hostility towards particular communities because that is what we're socialized to think. We are still very much living in a racist and homophobic culture that still has very rigid ideals of masculine and feminine. Does the broader community understand that phobia refers to irrational fears?

As academics, as long as we acknowledge the limitations as umbrella terms, they are powerful. For the reasons that Dr. Zine has discussed, Islamophobia in particular is a concept that resonates very well in terms of capturing that phobia is not just about, as I have just described it, the individual fear, hostility or anxiety but is a cultural phenomenon embedded in the national psyche at political and personal levels.

Senator Omidvar: I'm staying on the same strand of language and constructs. During previous testimony, when we've talked about Islamophobia, there has been, at various times, a follow-up conversation about diversity. I've worked in this field, as many know. Would you give us your views on whether "diversity" is a soft peddling of the real problem, which is systemic racism as you have described it?

Ms. Perry: Now you're asking the easy questions, right? There is a recognition of that. We moved away from that notion of tolerance because that doesn't connote any sort of respect or inclusion. Now we see, in many contexts, the term EDI — equity, diversity and inclusion. Perhaps the inclusion is drawing us a little more closely to the outcome we are striving for.

Diversity is like this term that they are using in the terrorism or extremism space — ideologically motivated violent extremism. It's a euphemism in some respects. It really occludes the foundations. It really does mask, again, the histories of exclusion and marginalization and oppression as well. We need to turn it on its head and not use those positive terms to describe what we're talking about. As you say, whether we're talking about anti-queer hostility or anti-Muslim hostility, we should name it. Even with hate crime, I often say I would much rather

Mme Perry : Je suis tout à fait d'accord avec ce dernier point, et j'en ai d'ailleurs parlé. Nous sommes aux prises avec l'expression « crime motivé par la haine », qui ne rend pas justice au phénomène dont nous parlons, qui est vraiment systémique. Il est ancré dans l'histoire systémique et les pratiques contemporaines. Il fait partie intégrante des récits que nous utilisons pour définir et souvent dénigrer des communautés particulières. C'est un terme qui, je le crains, nous est imposé à long terme.

Je n'aime guère plus le suffixe « phobie ». J'ai dit la même chose pour l'homophobie et la transphobie. Je vais peut-être trop loin dans ma réflexion, mais une phobie fait référence à une peur irrationnelle, et dans une culture comme la nôtre, il n'y a rien d'irrationnel dans l'hostilité envers des communautés particulières parce que c'est ce que la société nous amène à penser. Nous vivons toujours dans une culture raciste et homophobe qui a encore des idéaux masculins et féminins très rigides. La communauté en général comprend-elle que la phobie fait référence à des peurs irrationnelles?

En tant qu'universitaires, tant que nous reconnaissons les limites comme des termes généraux, elles sont puissantes. Pour les raisons évoquées par Mme Zine, l'islamophobie en particulier est un concept qui résonne très bien pour ce qui est de saisir que la phobie ne se limite pas, comme je viens de le décrire, à la peur, l'hostilité ou l'anxiété individuelle, mais il s'agit d'un phénomène culturel inscrit dans la psyché nationale aux niveaux politique et personnel.

La sénatrice Omidvar : Je reste dans le domaine du langage et des concepts. Au cours des témoignages précédents, lorsque nous avons parlé d'islamophobie, il y a eu, à divers moments, une discussion de suivi au sujet de la diversité. J'ai travaillé dans ce domaine, comme beaucoup le savent. Pourriez-vous nous dire si, à votre avis, la « diversité » est un moyen de détourner l'attention du vrai problème, qui est le racisme systémique, comme vous l'avez décrit?

Mme Perry : Vous posez maintenant les questions faciles, n'est-ce pas? On le reconnaît. Nous nous sommes éloignés de cette notion de tolérance parce que cela ne sous-entend aucun respect ni aucune inclusion. Nous voyons maintenant, dans de nombreux contextes, le terme EDI — équité, diversité et inclusion. L'inclusion nous rapproche peut-être un peu plus du résultat que nous visons.

La diversité est comme un terme que l'on utilise dans le contexte du terrorisme ou de l'extrémisme — l'extrémisme violent à caractère idéologique. C'est un euphémisme à certains égards. Il fait vraiment abstraction des fondations. Encore une fois, il cache l'historique d'exclusion, de marginalisation et d'oppression. Nous devons renverser la vapeur et ne pas utiliser ces termes positifs pour décrire ce dont nous parlons. Comme vous le dites, qu'il s'agisse d'hostilité envers les homosexuels ou les musulmans, il faut nommer les choses. Même dans le cas des

hear us talking about racialized violence or anti-gay violence than just this term “hate crime” which smooths the rough edges. In many respects, it homogenizes a class of violence, a class of attack, that is experienced in very different ways for different communities.

Senator Omidvar: Thank you.

Ms. Zine: Just to add to that, the issue of EDI — or equity, diversity and inclusion — is one that I’m very critical of for reasons similar to Dr. Perry’s. I do a lot of consulting work, not as an EDI consultant but through the lens of anti-oppression. That allows a view of the interlocking forms of oppression that exist to look at the intersectionality of that. EDI has become a new buzzword. It is a very watered-down approach. Diversity and inclusion do not promise equity. That’s another issue that needs to be understood in the naming of this category. It’s been taken up in ways that do not allow a deeper interrogation of questions of power, historical privilege and disadvantage. It can focus a little more on positive ideas that don’t allow us to get to the underlying issues and causes about racism and various intersectional forms of violence and oppression. I work with an anti-oppression framework that allows for that type of analysis and intervention. It’s very important. Language is constitutive. How we define something and understand it implicates how we can intervene.

Many years ago, when I was working with the UNESCO project, they wanted to talk not about Islamophobia but about intolerance to Islam or intolerance to Muslims. It took me an hour, going into this meeting and talking about the fact that tolerance, in and of itself, is the lowest common denominator. People do not want to be tolerated. If we’re doing this as a process of intergovernmental work, the state cannot also be interrogated if we talk about tolerance. That is not the purview of the state. That’s why many states liked that term — because it left the discussion at the level of individuals. “Let’s just let people work it out amongst themselves, and let’s not examine the state.”

I find that a lot of the kind of language that’s being used plays that same role of obscuring the deep cleavages of structural, systemic and historical disadvantage that need to be fully understood and named and not sugar-coated with EDI language.

Senator Omidvar: I hear you saying — I’m just, chair, repeating back what I hear — that you would recommend we stay with the terminology of Islamophobia and not water it down with other definitions, including strategies of equity, diversity

crimes haineux, je dis souvent que je préférerais de loin que nous parlions de la violence raciale ou de la violence contre les gais plutôt que simplement de l’expression « crime motivé par la haine », qui adoucit la chose. À bien des égards, l’expression homogénéise une catégorie de violence, une catégorie d’attaques, qui est vécue de façon très différente par différentes communautés.

La sénatrice Omidvar : Merci.

Mme Zine : J’aimerais ajouter que je suis très critique à l’égard de l’équité, de la diversité et de l’inclusion, pour des raisons semblables à celles de Mme Perry. Je fais beaucoup de travail de consultation, non pas en tant que consultant en EDI, mais dans l’optique de la lutte contre l’oppression. Cela permet d’examiner l’intersectionnalité des formes interdépendantes d’oppression qui existent. L’EDI est devenue la nouvelle expression à la mode. C’est une approche très édulcorée. La diversité et l’inclusion ne promettent pas l’équité. C’est une autre question qui doit être comprise dans la désignation de cette catégorie. Elle a été adoptée d’une manière qui ne permet pas un interrogatoire plus approfondi des questions de pouvoir, de privilège historique et de désavantage. Elle peut se concentrer un peu plus sur des idées positives qui ne nous permettent pas d’aborder les problèmes sous-jacents et les causes du racisme et des diverses formes intersectionnelles de violence et d’oppression. Je travaille avec un cadre anti-oppression qui permet ce type d’analyse et d’intervention. C’est très important. Le langage est constitutif. La façon dont nous définissons et comprenons quelque chose implique la façon dont nous pouvons intervenir.

Il y a de nombreuses années, lorsque je travaillais au projet de l’UNESCO, on voulait parler non pas d’islamophobie, mais d’intolérance envers l’islam ou envers les musulmans. Il m’a fallu une heure pour me présenter à cette réunion et parler du fait que la tolérance, en soi, est le plus petit dénominateur commun. Les gens ne veulent pas être tolérés. Si nous faisons cela dans le cadre d’un travail intergouvernemental, on ne peut pas corriger les choses au niveau de l’État si on parle de tolérance. Cela ne relève pas de l’État. C’est pourquoi de nombreux États ont aimé ce terme, parce qu’il permettait de garder la discussion au niveau individuel. Pendant que les gens s’entendaient entre eux, on n’examinait pas le problème au niveau de l’État.

Je trouve qu’une grande partie du genre de langage utilisé joue le même rôle, c’est-à-dire qu’il obscurcit les clivages profonds des désavantages structurels, systémiques et historiques qui doivent être pleinement compris et nommés, et non pas enrobés de langage sur l’EDI.

La sénatrice Omidvar : Je vous entends dire — je ne fais que répéter, madame la présidente, ce que j’ai entendu — que vous recommanderiez que nous nous en tenions à la terminologie de l’islamophobie et que nous ne l’edulcorions pas avec d’autres

and inclusion, which simply obfuscate the heart of the problem. I'm just rephrasing what you said far more elegantly than I did. Thank you.

Senator Arnot: I would like to have Professor Perry speak a little more about some of the things she has raised. She has worked with police forces fairly regularly on the intersectionality and motivation and the reporting of data. Perhaps Professor Zine would have comments on the same thing. We have heard that there is a very clear impression that police officers on the front line aren't taking as seriously as they should some of the incidents being reported to them. Police officers do have a number of tools to deal with Criminal Code offences of assault, intimidation and harassment, but there is an impression that they are not following up with some of these things. Perhaps it's because of the deeply embedded systemic nature of this issue. Do you have any advice for our committee on recommendations we could make to police forces, particularly provincial and municipal police forces, in dealing with anti-Muslim hate or crimes that appear to be apparent on the face of the information we've been hearing?

Ms. Perry: Thank you for that question. It's so important.

I wouldn't leave the federal force, the RCMP, out of it because, of course, they are the law enforcement agency of record in most of the provinces. I actually find that some of the biggest problems are there, that there is even less awareness around hate crimes amongst the RCMP than amongst many of municipal and provincial services. It has to go across the spectrum.

On the research side, I did a pilot study in Ontario looking at eight police services. These services are engaged with the provincial HCEIT, the Hate Crime and Extremism Investigative Team. These are services that are very much engaged in conversations around hate crime. They have some trained officers on hand to respond.

Even there, there were a number of barriers. I identified three levels. One I called environmental; that is the legislative ambiguity that they have to work with. More importantly was the community trust deficit that made their work a challenge. There were also organizational factors and then individual factors as well. Organizationally, that often comes down to the level of commitment, the priority that a service places on that and how that is manifested through enabling training, sourcing and funding training, but also developing hate crime units — not just a dedicated officer or coordinator but dedicated units that have oversight around hate crime. Outside of those HCEIT members that I mentioned, a lot of services across the country actually have hate crime units. A lot of services don't even have a

définitions, y compris des stratégies d'équité, de diversité et d'inclusion, qui ne font qu'obscurcir le cœur du problème. Je reformule simplement ce que vous avez dit de façon beaucoup plus élégante que je ne l'ai fait. Merci.

Le sénateur Arnot : J'aimerais que Mme Perry nous en dise un peu plus sur certains des points qu'elle a soulevés. Elle a travaillé assez régulièrement avec les services de police sur l'intersectionnalité, la motivation et la déclaration des données. Peut-être que Mme Zine aurait des commentaires à ce sujet. Nous avons entendu dire qu'il y a une impression très claire que les policiers de première ligne ne prennent pas au sérieux certains des incidents qui leur sont signalés. Les agents de police disposent d'un certain nombre d'outils pour traiter les infractions au Code criminel, comme les voies de fait, l'intimidation et le harcèlement, mais on a l'impression qu'ils ne donnent pas suite à certaines de ces infractions. C'est peut-être à cause de la nature systémique profondément enracinée de ce problème. Avez-vous des conseils à donner à notre comité sur les recommandations que nous pourrions faire aux services de police, en particulier aux services de police provinciaux et municipaux, en ce qui concerne la haine ou les crimes antimusulmans qui semblent être apparents à la lumière de l'information que nous avons entendue?

Mme Perry : Je vous remercie de cette question. C'est tellement important.

Je ne laisserais pas de côté la GRC, la force fédérale, parce que, bien sûr, elle est l'organisme d'application de la loi attitré dans la plupart des provinces. En fait, je trouve que certains des plus gros problèmes sont là, qu'il y a encore moins de sensibilisation aux crimes haineux au sein de la GRC que dans bon nombre de services municipaux et provinciaux. Il faut tenir compte de tous les aspects.

Du côté de la recherche, j'ai mené une étude pilote en Ontario sur huit services de police. Ces services collaborent avec l'EECHE de la province, l'Équipe d'enquête sur les crimes haineux et l'extrémisme. Ce sont des services qui participent beaucoup aux discussions sur les crimes haineux. Ils ont des agents formés pour intervenir.

Même à ce niveau, on constate un certain nombre d'obstacles. J'ai identifié trois paliers. J'ai parlé d'environnement; c'est l'ambiguïté législative avec laquelle les services doivent composer. Plus important encore, le déficit de confiance des communautés a rendu leur travail difficile. Il y avait aussi des facteurs organisationnels et des facteurs individuels. Sur le plan organisationnel, cela se résume souvent au niveau d'engagement, à la priorité qu'un service accorde à ces infractions et à la façon dont cela se manifeste par l'habilitation, l'approvisionnement et le financement de la formation, mais aussi à la création d'unités de lutte contre les crimes motivés par la haine — pas seulement un agent ou un coordonnateur attitré, mais des unités spécialisées qui surveillent les crimes motivés par la haine. Outre les

well-trained individual, in part because there's not a lot of training available; that's the other piece.

The individual factors are embedded in structural factors as well. It's very much apparent from the findings we've had recently around police carding and profiling and all of that. There is still a problem with systemic racism within policing. That trickles down into the enforcement of hate crime legislation as well — not so much in the interviews because very different people are volunteering to engage in an interview. In the surveys, some of the qualitative comments written in by individuals really show the persistence of racism and also the lack of sympathy around hate crime. They see it as a political issue, the squeaky wheel, people trying to distract from their own violence, so the culture is not changing. This is coming from young officers as well as officers who have been in the service for a while.

Just as we're talking about a shift in the culture in the military right now, I think we need to continue to have those conversations and continue to push that in the police services as well. How do we do that? Part of it is through hiring. There is this idea that hiring people who are representative of the community is a panacea. As we have seen with some of the murder by police officer in the U.S. in recent years, Black officers are no less likely than White officers to engage in these sorts of behaviours because they are socialized into that culture. They might come in with great ideals, but that is soon taken away from them, and those are the conversations that we need to have.

We're trying to force those conversations at the level of the RCMP — I'm not sure how much is changing there — but we need to continue to have them at the local level as well. Perhaps they are easier conversations to have at the municipal level than at the federal level. Can we create best practices there for culture shift and let that trickle up?

Senator Hartling: Thank you very much for this interesting conversation.

We were talking about education, and you brought up the subject of where education should begin. I was thinking about that, and also we were about talking about police officers. What about in other professions? I'm wondering about the number of Muslims that would be in corrections, teaching, health care and those things. Is there a movement in that area? Having more people in those professions would help to set some movement

membres de l'EECHE dont j'ai parlé, beaucoup de services au pays ont des unités de lutte contre les crimes haineux. Beaucoup de services n'ont même pas une personne bien formée, en partie parce qu'il n'y a pas beaucoup de formation disponible; et c'est l'autre élément.

Les facteurs individuels sont indissociables des facteurs structurels. Cela ressort clairement des récentes constatations concernant le fichage et le profilage par les policiers et tout cela. Le racisme systémique demeure problématique au sein des forces policières. Cela se répercute jusqu'au niveau de l'application de la loi en matière de crimes haineux, mais pas tant dans les entrevues, étant donné que ce sont des personnes très diversifiées qui se portent volontaires pour les mener. Dans les sondages, certains commentaires de nature qualitative écrits par des répondants indiquent clairement la persistance du racisme ainsi que le manque de sympathie entourant les crimes motivés par la haine. Ils perçoivent cela comme un enjeu politique, une note discordante, le fait de personnes qui essaient de détourner l'attention de leur propre violence, ce qui explique que la culture ne change pas. On le constate autant chez les jeunes agents que chez ceux qui comptent de nombreuses années de service.

Au moment où nous parlons d'un changement de culture au sein de l'armée, je suis d'avis qu'il faut poursuivre ce débat et maintenir la pression sur les services policiers également. Comment pouvons-nous y arriver? En partie par le recrutement. Certains semblent penser que le recrutement de candidats représentatifs de la collectivité est une panacée. Comme nous l'ont démontré les meurtres commis par des policiers aux États-Unis au cours des récentes années, les agents noirs ne sont pas moins susceptibles que leurs collègues blancs d'adopter ce genre de comportements parce qu'ils baignent dans cette culture. Ils peuvent nourrir de grands idéaux à leur arrivée dans le service, mais ils ne tardent pas à les perdre. Ce sont là des sujets que nous devons aborder.

Nous cherchons à imposer ce débat au niveau de la GRC — j'ignore dans quelle mesure la situation change là-bas —, mais nous devons aussi le poursuivre à l'échelon local. Il est peut-être plus facile d'avoir ce genre de discussions au niveau municipal qu'au niveau fédéral. Ne pourrions-nous pas instaurer des pratiques exemplaires en matière de changement de culture qui se répercuteraient du bas vers le haut?

La sénatrice Hartling : Merci beaucoup pour cette intéressante discussion.

Nous parlions d'éducation et vous avez demandé où doit commencer l'éducation. J'ai réfléchi à cela. Nous parlions des policiers, mais qu'en est-il des autres professions? Je me demande combien de musulmans travaillent dans les services correctionnels, dans l'enseignement, dans les soins de santé et dans d'autres domaines. Y a-t-il une mobilisation dans ces secteurs? S'il y avait plus de musulmans dans ces secteurs, cela

towards the acceptance of other people in those professions and education. Do you have any documents on that?

Ms. Zine: I can add a little bit here. I do know of scholars, projects and community organizations that are looking at different sectors and how Islamophobia impacts. For example, Islamic Relief Canada just did a study on employment. I know that the University of Toronto just had a postdoc position looking at Islamophobia in medicine and in health care. There have been a number of initiatives around education, and I was happy to see that the Peel board of education in Ontario has taken up an anti-Islamophobia initiative there. It is important to interrogate different sectors.

Corrections too is another area that needs to be examined in terms of whether there is an over-representation of Muslims. I know that the number of chaplains for federal institutions was cut down years ago. I don't know if that's changed at all. I taught for four years in a federal prison for women through the Walls to Bridges program. The Muslim women who were there didn't have a lot of access to support on a spiritual level, for example. Things like that and access to those kinds of supports are very important for people who have been involved with the law.

All of the sectors that you have mentioned are important in terms of looking at how Islamophobia has manifested. Again, that goes back to the funding and resources needed to do this kind of work, and then to build those recommendations and be able to share them with policy-makers and community at large is important to amplify the work that has already been done. It's not as though nothing has been done in terms of some of this research, but it's important to have that continue and not just be sort of a flash in the pan when people happen to be thinking about Islamophobia. It's an ongoing problem that requires ongoing support and funding to address it.

[Translation]

Senator Gerba: That's very interesting.

I listened to the discussion about diversity. I heard Ms. Zine talk about her own experience and the fact that she had to remove her veil. In your research, do you look at the issue of secularism? On one hand, I don't know whether removing your veil made a difference in your life or made you less of a target for anti-Muslim racism.

On the other hand, I'm from Quebec, a society that is very keen on secularism, hence Bill 21, which seeks to ensure that immigrants to Quebec integrate into Quebec society. Accordingly, those in public organizations who wear the veil are

favoriserait davantage l'acceptation de l'autre au sein de ces professions, notamment dans le milieu de l'enseignement. Avez-vous de la documentation à ce sujet?

Mme Zine : Je peux vous en glisser un mot. Je sais que des universitaires, des responsables de projets et des organismes communautaires examinent la situation dans différents secteurs ainsi que les répercussions de l'islamophobie. À titre d'exemple, l'organisme Islamic Relief Canada vient de faire une étude sur l'emploi. Je sais que l'Université de Toronto vient de confier à un postdoctorat le mandat d'étudier le problème de l'islamophobie dans les secteurs de la médecine et des soins de santé. Plusieurs initiatives ont été lancées dans le domaine de l'éducation et j'ai été ravie de voir que le conseil scolaire de Peel, en Ontario, a lancé un projet de lutte contre l'islamophobie. Il est important d'examiner la situation dans une diversité de secteurs.

Il faut également se pencher sur les services correctionnels afin de déterminer si les musulmans y sont surreprésentés. Je sais que le nombre d'aumôniers dans les institutions fédérales a été réduit il y a plusieurs années. Je ne sais pas si cela a changé quelque chose. J'ai enseigné pendant quatre ans dans une prison fédérale pour femmes dans le cadre du programme Walls to Bridges. J'ai constaté que les détenues musulmanes avaient peu de soutien spirituel à leur disposition, par exemple. Il est très important que les personnes qui ont eu des démêlés avec la justice aient accès à ce genre de soutien.

Il est important d'examiner tous les secteurs que vous venez de mentionner afin de comprendre comment se manifeste l'islamophobie. Comme je l'ai dit, toutefois, nous avons besoin de financement et de ressources pour faire ce genre de travail. Il faut ensuite faire des recommandations et les communiquer aux décideurs et à la collectivité en général afin d'amplifier le travail amorcé. Ce n'est pas comme si rien n'avait été fait. La recherche est en cours, mais il est important de la poursuivre afin qu'elle ne soit pas qu'un feu de paille dans la lutte contre l'islamophobie. Il s'agit d'un problème persistant et nous avons besoin d'un soutien et d'un financement constants pour le régler.

[Français]

La sénatrice Gerba : Ces discours sont très intéressants.

J'ai entendu parler de diversité et j'ai entendu le témoignage de Mme Zine sur son propre parcours, durant lequel elle a dû enlever son voile. J'aimerais savoir si dans vos études, vous avez abordé la question de la laïcité. Parce qu'en enlevant le voile, je ne sais pas si cela a changé votre vie, ou fait en sorte qu'il y ait moins de comportements antimusulmans envers vous, d'une part.

D'autre part, je viens du Québec, une société qui prône la laïcité, d'où le projet de loi n° 21, au moyen duquel on veut que les immigrants qui arrivent au Québec s'intègrent à la société québécoise. Or, le voile dans les organismes paraît comme une

perceived as unwilling to integrate into society. In that context, Quebec society does not see itself as being Islamophobic.

My question is for both witnesses. What should we do when faced with a society that promotes secularism and wants immigrants to integrate into that society? As you know, immigration is under the province's jurisdiction, so Quebec chooses its immigrants and puts Quebec culture above all else. Do you think secularism is an obstacle, or is it a way to avoid talking about Islamophobia when it comes to Quebec?

[English]

Ms. Zine: Thank you for that question. If it's okay, I'll jump in and respond.

I absolutely think we should be talking about Islamophobia in the context of Quebec, and I don't think we should shy away from naming it or being open about how it's become legislated through Bill 21. Scholars have talked about secularism as a system of power. Certainly in Quebec, it's emerged as a racial project, and the racial secularism needs to be understood as well. Canada still has a Charter of Rights and Freedoms for religious freedom, and that should still maintain across the provinces. What we are ending up with is religious freedom being sacrificed on this altar of secularism. There has to be a better way to balance rights.

Particularly, we need to understand gendered forms of Islamophobia and how Muslim women are paying that price for having their sartorial choices regulated, their religious freedom curtailed and their ability to have the right to dress as they please. There is no other group of Canadian women who are being told that they cannot dress a particular way, whether that's for any particular reason. The hijab, headscarf or niqab have become very heightened cultural signifiers in Islamophobic publics that resonate in a particular way that has very little to do with how Muslims see these symbols and how Muslim women inhabit their religious identity or understand it. Simply because others are uncomfortable with seeing how you dress, that is not a reason to legislate against — on the basis of people's discomfort. Otherwise we could be legislating against all sorts of things. I can't imagine any other group of women in Canada having their ability to dress as they please being curtailed without some sort of backlash against that.

I think this is very much a form of gendered Islamophobia that has been instituted in a form of secularism that goes right back to White settler colonialism and how it evolved within the province of Quebec. While there has been an emphasis on having francophone-speaking immigrants to Quebec from many African, North African and Caribbean — and so on — nations, the problem has been that their identities beyond language have

volonté de ne pas s'intégrer à la société. Donc, on ne considère pas, dans ce contexte, que l'on est islamophobe.

Ma question s'adresse à nos deux témoins. Comment devons-nous agir face à une société qui prône la laïcité et qui veut une intégration de ses immigrants? Parce que vous savez que l'immigration est de juridiction provinciale, donc le Québec choisit ses immigrants et fait passer la culture québécoise avant tout. À votre avis, est-ce que la laïcité est un frein, ou est-ce que la laïcité permet d'éviter le mot « islamophobie » dans le contexte du Québec?

[Traduction]

Mme Zine : Je vous remercie de cette question. Si vous le permettez, je vais y répondre.

Je suis tout à fait convaincue de l'importance de discuter de l'islamophobie dans le contexte du Québec. Je pense que nous ne devons pas hésiter à utiliser ce mot ou à parler ouvertement de la manière dont la question est traitée dans le projet de loi 21. Des universitaires ont comparé le sécularisme à un système de pouvoir. Il est certain qu'au Québec, il est apparu comme un projet racial, mais il faut également comprendre le sécularisme racial. La Charte des droits et libertés protège toujours la liberté de religion au Canada et ce droit doit être maintenu dans toutes les provinces. Voilà maintenant que la liberté religieuse est sacrifiée sur l'autel de la laïcité. Il doit y avoir un meilleur équilibre entre les droits.

En particulier, nous devons comprendre les formes sexistes de l'islamophobie et reconnaître que ce sont les musulmanes qui en paient le prix parce que leurs choix vestimentaires sont réglementés, que leur liberté religieuse est brimée et qu'elles n'ont pas le droit de se vêtir comme bon leur semble. Au Canada, aucun autre groupe de femmes se fait interdire de se vêtir d'une manière particulière, pour quelque raison que ce soit. Le hidjab, le foulard ou le niqab sont devenus des symboles culturels très décriés parmi les groupes islamophobes qui y confèrent une signification qui n'a pas grand-chose à voir avec la perception que les musulmans ont de ces symboles ni avec la manière dont les musulmanes habitent ou comprennent leur identité religieuse. Ce n'est pas parce que les autres ne sont pas à l'aise avec notre façon de nous vêtir qu'il faut légiférer contre cela, pour le seul motif que cela crée un inconfort chez les gens. Nous pourrions alors légiférer contre toutes sortes de choses. Je peux difficilement imaginer qu'un autre groupe de femmes au Canada se voit interdire de se vêtir à sa guise, sans qu'il y ait des protestations.

Je pense qu'il s'agit là d'une manifestation d'islamophobie sexiste instituée dans une forme de laïcité qui remonte au colonialisme des colons blancs et à la façon dont il a évolué au Québec. Même si l'accent a été placé sur les immigrants francophones venus au Québec en provenance de nombreux pays d'Afrique, du Maghreb, des Antilles et d'ailleurs, le problème tient au fait que leurs caractères identitaires autres que la langue

not been respected or allowed to be part of a plural social fabric. Rather, they are asked to restrict part of who they are — their identity and their fundamental humanness — as a result of policies like Bill 21.

[*Translation*]

Senator Gerba: Quebec is part of Canada, and Bill 21 is a provincial statute. How, then, should we at the federal level recommend any necessary changes? How do we raise the issue without upsetting Quebec society, which sees itself as being secular, not Islamophobic.

[*English*]

Ms. Perry: I'll take a go at that.

I think one of the problems is that we have become quick at the provincial level to invoke the notwithstanding clause. I think that is the root of the problem in terms of enabling these sorts of mechanisms to unfold. Yes, as you say, we are all Canadian provinces. The Charter rights need to prevail here. I think we need to take a firmer stance on that.

The other piece I wanted to emphasize is the disproportionate impact that Dr. Zine was referring to here in terms of how it has not just immediately affected Muslim women but it has also reinforced the messaging in terms of the presumed values or clash of values between — I would say eastern and western — Muslim and non-Muslim cultures. I think it allows that idea to continue to foment. The hijab then becomes a signifier — a marker — for all that Islamophobes would find wrong with Islam. I think that any piece of legislation that is going to reinforce that messaging is absolutely problematic and needs to be challenged constitutionally.

The Deputy Chair: I'm going to ask the last question. I'll address it to Dr. Perry. In your opening remarks, you talked about mobilization being one of the community impacts. I wonder if you had some examples of community mobilization that could be seen as best practices to address systemic anti-Islamophobia or anti-racism in this context.

Ms. Perry: Some of it is organic. It is what happens in the moment. I think back to 9/11, for example. Muslim women in particular were fearful of leaving their homes for fear they would be attacked because we saw such an upsurge. Then people from other faith communities began to create these communities of care where they would escort women to the grocery store or whatever their needs were — that sort of thing. We can't discount those very simple things at the immediate level because it really does create a sense of community, which can be the foundation for action toward additional change.

n'ont pas été respectés ou ne sont pas acceptés au sein d'une société pluraliste. On leur demande plutôt de faire le deuil d'une partie de leur identité et de leur humanité fondamentale à cause de politiques comme le projet de loi 21.

[*Français*]

La sénatrice Gerba : Au niveau fédéral, en sachant que le Québec fait partie du Canada et que cette loi est provinciale, si nous devons recommander des choses, comment devons-nous aborder la question dans ce cas-ci, pour ne pas braquer la société québécoise qui considère ne pas être islamophobe, mais plutôt laïque?

[*Traduction*]

Mme Perry : Je vais répondre à cette question.

L'un des problèmes, à mon avis, c'est que nous nous sommes empressés, au niveau provincial, d'invoquer la disposition de dérogation. Je pense que c'est la racine du problème qui permet le recours à ce genre de mécanismes. Oui, vous avez raison de dire que toutes les provinces sont canadiennes. Les droits garantis par la Charte doivent avoir préséance. Je pense que nous devons adopter une position plus ferme à cet égard.

L'autre point sur lequel je veux attirer l'attention, c'est l'effet disproportionné de cette mesure dont parlait Mme Zine, en ce sens qu'elle a non seulement lésé directement les musulmanes, mais également amplifié le message concernant les présumées valeurs ou le choc des valeurs entre les cultures musulmane et non musulmane, pour ne pas dire orientale et occidentale. Je pense que cela ne fait que perpétuer cette idée. Le hidjab devient alors un symbole ou un marqueur de tout ce que les islamophobes n'aiment pas de l'islam. Toute mesure législative qui renforce ce message pose un réel problème et doit être contestée au plan constitutionnel.

La vice-présidente : Je vais poser la dernière question à Mme Perry. Dans votre déclaration préliminaire, vous avez dit que la mobilisation était l'une des répercussions au sein de la collectivité. Avez-vous des exemples de mobilisation communautaire susceptibles d'être considérés comme des pratiques exemplaires pour lutter contre l'islamophobie ou le racisme systémiques dans ce contexte?

Mme Perry : C'est en partie spontané. C'est ce qui se passe en ce moment. Prenons l'exemple du 11 septembre. Les musulmanes avaient peur d'être agressées si elles sortaient de chez elles parce qu'il y avait une telle flambée de violence. Par la suite, des membres d'autres groupes confessionnels ont commencé à créer des groupes de soutien pour accompagner les femmes à l'épicerie ou ailleurs, ce genre de choses. Nous ne pouvons négliger ces gestes très simples du quotidien, car cela crée un sentiment d'appartenance à la communauté, ce qui en retour peut être le point de départ de mesures visant à apporter d'autres changements.

Another great example is in the context of the pandemic when there was so much anti-Asian violence specifically. We saw new coalitions emerge around anti-Asian racism specifically. I think that's going to resonate for years. We have coalitions now who are challenging the hatred on the streets and the violence they're experiencing on the streets, and they are also beginning to find their voice in a way that Asian communities in particular haven't in the Canadian context. They are beginning to talk much more concretely about how to create alliances, how to mobilize around systemic change and how to engage more effectively with government bodies to lobby for and urge legislative or policy reform.

I think those sorts of coalitions, again, take away from the idea of only the government having responsibility or capacity to act here. It reminds us of the impact and import of action at the community level because that then does resonate with municipal, provincial and federal policy. I think there are some really powerful examples to look at in terms of those kinds of coalition and civil society organizations that have emerged, often out of crisis and in response to crisis.

The Deputy Chair: Thank you. I would like to sincerely thank our witnesses for agreeing to participate in this important study. Your assistance with our study is greatly appreciated.

I shall now introduce our second panel of witnesses. Each witness has been asked to make an opening statement of five minutes. We shall hear from all witnesses and then turn to questions from the senators.

I wish to welcome our second panel of witnesses. Joining us by video conference today is Fatima Coovadia, Commissioner, Saskatchewan Human Rights Commission, who is appearing today as an individual; and Shahina Siddiqui, Co-Founder and Volunteer Executive Director, Islamic Social Services Association, also appearing as an individual.

Ms. Coovadia, I will invite you to make your presentation.

Fatima Coovadia, Commissioner, Saskatchewan Human Rights Commission, as an individual: Thank you, and good evening from Treaty 6 territory and the traditional homelands of the Métis in Saskatoon, Saskatchewan. My name is Fatima Coovadia, and I've been a member of the Muslim community here in Saskatoon for over 20 years now. I am currently serving in my fifth year as a Commissioner with the Saskatchewan Human Rights Commission, and I'm the Vice-Chair of Centus Citizenship Education Foundation. Today I will be speaking as an individual in what I consider my most important role — as a daughter, wife and mother.

My everyday engagement with the Muslim community is mostly with sisters and our youth. Over and over, they relay to me experiences of microaggressions such as harmful words,

Un autre excellent exemple a émergé dans le contexte de la pandémie, au moment où il y avait beaucoup de violence à l'endroit des Asiatiques, en particulier. De nouvelles coalitions ont vu le jour pour lutter contre le racisme anti-asiatique. Je pense que l'effet se fera sentir durant des années. Nous avons maintenant des coalitions qui combattent la haine et la violence dont leurs membres sont la cible dans les rues et qui commencent à se faire entendre comme les communautés asiatiques, en particulier, ne l'ont jamais fait dans le contexte canadien. Elles commencent à parler beaucoup plus concrètement de créer des alliances, mobiliser les gens en faveur du changement systémique et collaborer plus efficacement avec les organismes gouvernementaux pour exercer des pressions en faveur d'une réforme législative ou stratégique.

Selon moi, ces coalitions s'écartent de l'idée voulant que seul le gouvernement a la responsabilité ou la capacité d'agir. Elles nous rappellent l'impact et l'importance de l'action communautaire parce qu'elle a une influence sur les politiques municipales, provinciales et fédérales. Il y aurait lieu de se pencher sur ces exemples éloquentes de coalitions et d'organisations de la société civile qui voient le jour, souvent pendant une crise ou en réaction à une crise.

La vice-présidente : Merci. Je remercie sincèrement nos témoins d'avoir accepté de participer à cette importante étude. Votre contribution est grandement appréciée.

Permettez-moi maintenant d'accueillir notre deuxième groupe de témoins. Chacune fera une déclaration préliminaire de cinq minutes. Nous passerons ensuite aux questions des membres du comité.

Je souhaite la bienvenue à nos témoins. Par vidéoconférence, nous entendrons Fatima Coovadia, commissaire à la Commission des droits de la personne de la Saskatchewan, qui comparait aujourd'hui à titre personnel, ainsi que Shahina Siddiqui, cofondatrice et directrice exécutive bénévole de l'Association des services sociaux islamiques, elle aussi à titre personnel.

Madame Coovadia, nous vous écoutons.

Fatima Coovadia, commissaire, Commission des droits de la personne de la Saskatchewan, à titre personnel : Merci et bonsoir de Saskatoon, au Manitoba, située dans le territoire visé par le Traité n° 6 et la patrie des Métis. Je m'appelle Fatima Coovadia et je suis membre de la communauté musulmane de Saskatoon depuis plus de 20 ans. J'en suis à ma cinquième année à titre de commissaire à la Commission des droits de la personne de la Saskatchewan et je suis vice-présidente de la Centus Citizenship Education Foundation. Aujourd'hui, je m'adresse à vous à titre personnel dans ce que je considère comme mon rôle le plus important, celui de fille, d'épouse et de maman.

Mon engagement quotidien au sein de la communauté musulmane est surtout auprès de mes sœurs et de nos jeunes qui ne cessent de me raconter les microaggressions dont ils sont la

threatening gestures, being marginalized and discriminated against. Often we console ourselves by feeling grateful that it was just that and not worse.

I have to admit that I didn't truly feel the full impact of Islamophobia until this last summer when I experienced it myself. I consider myself to be well armed to deal with most situations, yet nothing had prepared me for the intensity of the experience and the lingering repercussions. I will unpack those for you and hope to highlight what I feel are barriers to reporting Islamophobic events or attacks, particularly internalized racism, intersectionality and interpersonal relationships.

A stop at a drive-through resulted in a really scary and hurtful experience for my mom and me. The car behind us, occupied by a young female driver and a male passenger, proceeded to recklessly follow us, I believe because they could not get ahead of us in line. The pair yelled expletives and slurs at us, cursed us, made threatening gestures, pointed to and commented about our hijab, attempted to approach our vehicle multiple times and told us repeatedly, amongst other words, to "go back home."

On the advice of a 911 dispatcher, we drove around in circles for over 15 minutes while she attempted to get a police vehicle to meet us where we were. These 15 minutes were the worst I've ever experienced. I had to try and keep calm, drive normally and safely despite being pursued by two unhinged individuals and not knowing what they were planning or capable of doing. I will never forget the feeling of my heart racing, being fearful for myself and my mom and trying to calculate exactly where I needed to drive to keep a step ahead of them.

Eventually, after what felt like hours, we approached the police vehicle, only to see them speeding off after opening their window and throwing their drink at my car. We stopped to chat with the officer and were met with, "Well, this was unfortunate, but there is nothing we can do since they didn't do anything."

At this point, I was physically shaking and mentally quite unsettled. The officer justified this as "these young people have nothing better to do" and really brushed off the encounter, even though both individuals were clearly adults and described as such. He failed to realize that every facet of my identity was attacked. He failed to use the intersectionality lens. It should have been classified as an Islamophobic incident. I also questioned whether, if the perpetrators had been my teenage children — my son with the name Muhammad and daughter wearing a hijab — would have been extended the same courtesy by the officer.

cible, par exemple, des paroles blessantes, des gestes de menace, la marginalisation et la discrimination. Nous nous consolons souvent en nous disant que ce pourrait être bien plus grave.

Je dois avouer que je n'avais jamais ressenti le plein impact de l'islamophobie avant l'été dernier, quand j'en ai moi-même été la cible. Je pense pourtant être bien outillée pour faire face à la plupart des situations, mais rien ne m'avait préparée à l'intensité de cette expérience ni à ses répercussions persistantes. Je vais vous les décrire, en espérant mettre en évidence ce que je considère comme des obstacles au signalement d'événements ou d'attaques islamophobes, en particulier l'intériorisation du racisme, l'intersectionnalité et les relations interpersonnelles.

Un simple arrêt à un service à l'auto nous a fait vivre à ma mère et à moi, une expérience vraiment terrifiante et blessante. La voiture derrière nous, occupée par une jeune conductrice et un passager, s'est mise à nous suivre de manière imprudente pour essayer de passer devant nous dans la file, mais sans succès. Le couple nous a lancé des injures par la tête, nous a maudites, a fait des gestes menaçants et eu des commentaires déplacés en pointant notre hidjab. Ils ont fait maintes tentatives pour se coller à notre véhicule, tout en ne cessant de nous crier de retourner chez nous.

Sur les conseils d'une répartitrice du service 911, nous avons tourné en rond pendant une quinzaine de minutes, le temps qu'elle essaie d'envoyer une voiture de police à notre rencontre. Ces 15 minutes ont été les pires de ma vie. J'essayais de garder mon calme, de conduire normalement et de manière sécuritaire, même si nous étions poursuivies par deux personnes dérangées, sans savoir ce qu'elles voulaient ou étaient capables de faire. Mon cœur battait si fort et j'avais tellement peur pour ma mère, jamais je n'oublierai cela. En même temps, j'essayais de calculer jusqu'où je devais me rendre exactement pour garder une longueur d'avance sur eux.

Après ce qui m'a semblé des heures, au moment où nous nous approchions de la voiture de police, les jeunes ont pris la fuite en vitesse après avoir lancé leur boisson sur notre voiture par la fenêtre. Nous nous sommes arrêtées pour parler à l'agent qui nous a dit : « Je suis désolé, c'est dommage, mais nous ne pouvons rien faire parce qu'ils ne vous ont rien fait. »

À ce moment-là, je tremblais et j'étais très ébranlée mentalement. L'agent s'est contenté de dire que « c'était seulement des jeunes qui n'ont rien de mieux à faire », alors que c'était clairement des adultes et il a mis fin à l'échange de manière désinvolte. Il n'a pas compris qu'il s'agissait là d'une agression contre toutes les facettes de mon identité. Il n'a pas évalué la situation dans une optique d'intersectionnalité. Cet incident aurait dû être considéré comme un acte d'islamophobie. Je me suis aussi demandé si l'agent aurait agi avec la même courtoisie envers les agresseurs s'ils avaient été mes enfants adolescents, mon fils Muhammad et ma fille qui porte le hidjab.

I felt as though I had received a punch to the gut, and yet both my mom and I tried to brush it off several times and questioned whether we were making a big deal out of it. I concluded that we were shaped more than we thought by our past. We had internalized the racism we had experienced growing up in apartheid South Africa, and so in some way expected to be treated like this. We both felt compelled not to share this experience with others, not wanting to be the ones upsetting the apple cart or creating chaos, like those who do report such incidents are often labelled. Many racialized individuals who grew up under colonialist oppressive conditions are hesitant to report Islamophobic incidents like this. We are made to feel ungrateful for the opportunities this society has given us, despite the immense contributions we make to society.

On the way home, we discussed what, if anything, we wanted to share with our family. Our immediate reaction was to not share anything, because we didn't want them burdened with what had happened to us — again, interpersonal relationships being a barrier to reporting — but we realized that this was a teaching moment and so chose to have the courageous conversation.

Unfortunately, conversations like ours, as painful as they are, are a reality in most Muslim homes. Islamophobia is real. It hurts in so many ways. I wouldn't wish this on anyone, especially not on any of you lovely people here today, but I felt that it was important to share my personal story with you so that you could live this experience through me. I believe with empathy comes engagement and with engagement, action. That action should begin with education.

Thank you.

The Deputy Chair: Thank you very much.

Shahina Siddiqui, Co-Founder and Volunteer Executive Director, Islamic Social Services Association, as an individual: Peace be with all of you and thank you for having us here to talk from our heart. I have sent some notes, but if I go a little bit off, just remember it's coming from deeply felt anxiety that we are experiencing in the social services sector, which is community-based.

I am deeply concerned and alarmed as we witness the growing intensity of Islamophobia from its inception — allegedly as a response to 9/11 — to its violent and systemic manifestation in Canada today. I have been at the forefront of addressing Islamophobia for 25 years with unrelenting media engagement — in the first 48 hours after 9/11, I did 72 media

C'est comme si j'avais reçu un coup de poing en plein ventre. Nous avons essayé, ma mère et moi, de chasser cet incident de notre esprit, tout en nous demandant si nous n'étions pas en train d'en faire une montagne. J'en ai conclu que nous sommes davantage façonnées que nous le pensions par notre passé. Nous avons intériorisé le racisme dont nous avons été la cible en grandissant sous l'apartheid en Afrique du Sud et, en quelque sorte, nous nous attendions d'être traitées de la sorte. Nous nous sommes bien gardées de raconter cette expérience aux autres afin de ne pas être celles qui sèment la discorde ou créent le chaos, une étiquette souvent accolée aux personnes qui signalent ce genre d'incident. De nombreuses personnes racisées ayant grandi dans des contextes d'oppression colonialiste hésitent à signaler des incidents islamophobes comme celui-ci. Nous finissons par ne plus éprouver de reconnaissance envers la société pour les possibilités qu'elle nous a offertes, malgré les immenses contributions que nous avons apportées à cette société.

Sur le chemin du retour, nous nous sommes demandé s'il fallait raconter cet incident aux membres de notre famille. Notre réaction immédiate a été de ne rien dire parce que nous ne voulions pas les accabler par ce qui nous était arrivé — une autre preuve que les relations interpersonnelles sont un obstacle au signalement —, mais nous avons compris qu'il y avait une leçon à tirer de cet incident et nous avons décidé d'avoir cette difficile conversation.

Aussi douloureuse soit-elle, cette conversation est malheureusement courante dans la plupart des foyers musulmans. L'islamophobie est bien réelle et cause bien des blessures. Je ne souhaite à personne de vivre cette expérience, surtout pas à l'une des bienveillantes personnes ici présentes aujourd'hui. Je pense toutefois qu'il était important de vous faire part de mon expérience personnelle pour que vous puissiez la vivre à travers moi. Je crois que l'empathie conduit à la mobilisation, à l'engagement et à l'action. Cette action devrait commencer par l'éducation.

Je vous remercie.

La vice-présidente : Merci beaucoup.

Shahina Siddiqui, cofondatrice et directrice exécutive bénévole de l'Association des services sociaux islamiques, à titre personnel : Que la paix soit avec vous tous et merci de nous permettre de parler avec notre cœur dans cette enceinte. Je vous ai fait parvenir des notes, mais si je m'en écarte un peu, rappelez-vous que cela est dû à la vive anxiété que nous vivons dans le secteur des services sociaux, un secteur axé sur la communauté.

Je suis profondément préoccupée et alarmée en constatant l'intensité croissante de l'islamophobie depuis ses débuts — prétendument en réponse aux événements du 11 septembre — jusqu'à sa manifestation violente et systémique que nous observons aujourd'hui au Canada. Je travaille en première ligne de la lutte contre l'islamophobie depuis 25 ans et je suis très

interviews, to give you an idea of how my life has changed — educating, writing and training sectors, doing Islamophobia training and training Muslim youth on how to do this training and how to do education on this subject. Correcting misinformation and propaganda for most of us in the social services sector is non-stop. It is consistent while also simultaneously counselling victims of Islamophobia, hate speech, violence, systemic Islamophobia and enacting of discriminatory laws.

Working in counselling and with newcomers especially, I need to bring to your attention how Islamophobia impacts newcomers, and perhaps in the question and answer period we can look at it. The deliberate and strategic stratagem of the demonization of Islam through various platforms and the media has fostered fear that has nurtured hate against Muslims and has resulted in dehumanizing and the othering of Muslims as a threat. There is a process, and this process applies to every community that has been racialized and marginalized. The first step is to create fear, and the fear in the case of Muslims was the demonization of Islam. From that, we were able to nurture hate, which we see manifested today.

I want to focus today on the impacts of Islamophobia on Canadian Muslims, namely, women and youth. The impact of internalized Islamophobic hate is intergenerational. I'm a grandmother with three grandsons in school, and I can tell you that we can see how it has impacted them. The growing mistrust within Canadian Muslims of public and political institutions is a serious indicator of the disconnect Muslims are experiencing within the larger society. Gendered Islamophobia is rampant and strategic to enhance its impact on family and community. Connect gendered Islamophobia to the impact on family and community and you will understand how critical it is that we look at it.

Islamophobia within four sectors has the potential to seriously harm societal harmony, and they are educational institutions, policing, political establishment, and media and social media. The collective trauma being experienced by Muslims through exposure to hate speech, violence and killings, and vandalism of Muslim places of worship, businesses and schools is taking a toll on Muslim mental health. Anxiety, depression and consistent fear are common outcomes, accompanied by social and civic disengagement and self-imposed psychological internment.

présente dans les médias. Pour vous donner une idée de la façon dont ma vie a basculé après les attaques du 11 septembre, dans les 48 heures qui ont suivi, j'ai accordé 72 entrevues aux médias, j'ai fait de la sensibilisation, j'ai écrit et fait de la formation, j'ai participé à des séances de formation sur l'islamophobie et enseigné à de jeunes musulmans comment faire eux-mêmes de la formation et de l'information sur la question. La plupart d'entre nous, qui travaillons dans le secteur des services sociaux, nous ne cessons de corriger les fausses idées véhiculées par la désinformation et la propagande. Parallèlement, nous prodiguons des conseils aux personnes victimes d'islamophobie, de propos haineux, d'actes de violence, tout en combattant l'islamophobie systémique et les lois discriminatoires.

Comme je travaille à titre de conseillère principalement auprès de nouveaux arrivants, je me dois d'attirer votre attention sur les répercussions de l'islamophobie sur ces personnes. Nous pourrions peut-être y revenir durant la période des questions. Le stratagème délibéré et stratégique de la diabolisation de l'islam sur une diversité de plateformes et dans les médias a suscité la peur et alimenté la haine à l'endroit des musulmans, tout en contribuant à les déshumaniser et les stigmatiser comme s'ils constituaient une menace. Ce processus est en place et il s'applique à toute communauté racisée et marginalisée. La première étape consiste à fomenter la peur; dans le cas des musulmans, cela se fait par la diabolisation de l'islam. C'est de là que vient la haine que nous voyons aujourd'hui.

Je veux me concentrer aujourd'hui sur les répercussions de l'islamophobie sur les musulmans canadiens, notamment sur les femmes et les jeunes. L'impact de l'intériorisation de la haine islamophobe est intergénérationnel. Je suis grand-mère et mes trois petits-fils vont à l'école et nous constatons à quel point cela les touche. La méfiance croissante des musulmans canadiens à l'égard des institutions publiques et politiques est un important indicateur du fossé qui sépare les musulmans de l'ensemble de la société. L'islamophobie sexiste est omniprésente et stratégique, ce qui amplifie son impact sur la famille et la collectivité. Faites un lien entre l'islamophobie sexiste et ses répercussions sur la famille et la collectivité et vous comprendrez à quel point il est essentiel que nous nous penchions sur ce problème.

L'islamophobie pourrait représenter une grave menace à l'harmonie sociale dans quatre secteurs, soit dans les établissements d'enseignement, les services de l'ordre, la classe politique et, enfin, les médias et les médias sociaux. Le traumatisme collectif vécu par les musulmans qui sont exposés aux discours haineux, à la violence et aux tueries, ainsi qu'au vandalisme de leurs lieux de culte, entreprises et écoles nuit également à leur santé mentale. L'anxiété, la dépression et la peur constante sont les conséquences les plus courantes qui s'accompagnent d'un désengagement social et civique et d'un enfermement psychologique volontaire.

Islamic Social Services, in collaboration with Muslim mental health professionals, social workers, organizations and agencies across the country, met in November 2022 to launch the Institute for Muslim Mental Health Centre of Excellence, Resilience and Healing, to learn from the Indigenous experience and work in collaboration with other racialized communities and to develop research and good practices to help, empower and restore confidence in Muslims in their identity as Canadian Muslims.

Thank you.

The Deputy Chair: Thank you both. Now we will have questions from the senators.

Senator Hartling: Thank you to the witnesses, and for your bravery in sharing your story, Ms. Coovadia. I can only imagine how difficult that was to experience. I want to ask you about aftermath. Have you experienced post-traumatic stress, and how do you deal with that every day, you and your mom?

Dr. Coovadia: In the immediate aftermath, I was so shaken, more shaken than I have ever been in my life. More than anything, I was fearful for my mom, and I think she was fearful for me. It's intergenerational, as Shahina said. I'm unpacking all of this for my kids.

Initially, during the day, I sat with it for a long time. I didn't even pick up the phone to call my husband right away. Only at dinner time did we sit and unpack the whole experience with the family. Again, we always try to protect each other. We had to sit with it, and we really did question whether we were making a big deal out of it, only to have them tell us that it actually was something significant.

For the next few days, my mom would literally tell me every time I left the house to be careful. She was really fearful for me. I guess I wasn't as afraid of going out, but she kept telling me they know my vehicle, my licence plate, and to be on the lookout. It took her a few days before she settled.

These incidents are traumatizing for everyone. Unfortunately, all too often we have to have these conversations with our kids. For me, it was more of a teaching moment, particularly for my teenage sons. I had to talk to them about being careful not to escalate situations and how to de-escalate. I was strategic in ensuring that I didn't give them an opportunity to approach my vehicle. I just kept driving. I drove around literally in circles. Every time I would slow down, the man would attempt to leave

En novembre 2022, des représentants de l'Association des services sociaux islamiques se sont réunis avec des professionnels de la santé mentale, des travailleurs sociaux, des organisations et des agences de confession musulmane de partout au pays à l'occasion de l'inauguration de l'Institut musulman d'excellence en santé mentale, un centre de résilience et de guérison, afin de tirer des enseignements de l'expérience autochtone, de travailler en collaboration avec d'autres communautés racisées, de faire avancer la recherche et de mettre en place des pratiques exemplaires pour aider les musulmans, favoriser leur autonomisation et rétablir leur confiance dans leur identité de musulmans canadiens.

Je vous remercie.

La vice-présidente : Merci à vous deux. Nous allons maintenant passer aux questions des sénatrices et sénateurs.

La sénatrice Hartling : Merci aux témoins, notamment à vous, madame Coovadia, d'avoir eu le courage de nous relater votre expérience. Je ne peux qu'imaginer combien cette expérience a dû être difficile à vivre. Pouvez-vous nous parler des séquelles? Avez-vous vécu un stress post-traumatique, et comment faites-vous, votre mère et vous, pour composer avec cela au quotidien?

Mme Coovadia : Immédiatement après, j'étais tellement ébranlée, plus secouée que jamais je ne l'avais été dans ma vie. J'avais surtout peur pour ma mère et je pense qu'elle aussi s'inquiétait pour moi. Comme l'a dit Mme Siddiqui, c'est intergénérationnel. J'analyse tout cela pour mes enfants.

Au début, durant la journée, j'y ai beaucoup pensé. Je n'ai même pas appelé mon mari tout de suite. C'est seulement le soir, au repas, que nous avons raconté notre expérience à la famille. Mais encore là, nous essayons toujours de nous protéger les uns les autres. Nous avons réfléchi et nous nous sommes demandé si nous n'étions pas en train d'en faire tout un plat, jusqu'à ce que nos proches nous disent que c'était vraiment quelque chose d'important.

Les jours suivants, chaque fois que je sortais de la maison, ma mère me demandait d'être prudente. Elle avait vraiment peur pour moi. Je n'avais pas aussi peur qu'elle de sortir, mais elle n'arrêtait pas de me dire qu'ils connaissaient mon véhicule et le numéro de ma plaque d'immatriculation et que je devais être prudente. Il lui a fallu quelques jours avant de retrouver son calme.

Ces incidents sont traumatisants pour tout le monde. Malheureusement, nous devons trop souvent avoir ce genre de conversation avec nos enfants. En fait, cette expérience m'a permis de tirer des enseignements, surtout pour mes fils adolescents. Je leur ai dit d'éviter d'envenimer les choses et je leur ai donné des conseils pour désamorcer la situation. Dans mon cas, ma stratégie a consisté à m'assurer que les agresseurs ne s'approchent pas de ma voiture. J'ai simplement continué à

his vehicle. I just didn't give him that opportunity to engage. I wanted to use this as a teaching tool for my own kids, to tell them not to engage, to de-escalate. It's really difficult as a mom to need to have those conversations.

Senator Hartling: What could have been the response from the police? What would you have hoped for?

Dr. Coovadia: I would have hoped for an acknowledgement of the harm that had occurred, at the very, very least. I am taking a little bit away from this. I do see how they could have missed pursuing the suspects. That is because there was a bit of a disconnect in communication. I was talking to the dispatcher, and the dispatcher was then communicating with the officer. In that split second where I could identify the vehicle for the officer, they used that little bit of a chance to get away. That's, of course, something that needs to be looked at a little more.

Something else that I didn't realize was that as soon as you engage 911, your phone totally shuts off every other device. I couldn't record the incident while I was on the call with 911. We didn't have enough specific information to pass on to the officer. Unfortunately, I didn't get a licence plate number because they were behind me.

All those factors taken into consideration, I still would have expected an acknowledgement of the harm, not to have it just brushed off so nonchalantly, like, "Kids will be kids." These were adults who clearly knew what they were doing. That goes back to training of officers, I think.

Senator Hartling: Thank you for sharing.

Senator Arnot: Thank you to the two witnesses who are here today.

Thank you, Dr. Coovadia, for having the courage to explain your story and how deeply it impacted you as an individual and your family and the Muslim community. A lot of that, I think, is generated by a lack of understanding and a lack of empathy on the part of the police professionals with whom you were dealing.

I am sure that there is an element of the deeply embedded systemic nature of anti-Muslim hate and Islamophobia in action which may explain the actions of the police at the time — but does not excuse it. I think there's a disconnect between the progressive leadership that we see in some municipal and provincial police forces and the front-line officers who deal with these issues. What do you think this committee could do with respect to reducing that disconnect and addressing, in a

rouler. Je tournais littéralement en rond. Chaque fois que je ralentissais, l'homme essayait de sortir de son véhicule. Je ne lui ai simplement pas donné l'occasion de réagir. Je me suis servi de cet exemple pour sensibiliser mes propres enfants, pour leur montrer qu'il ne fallait pas réagir, mais plutôt désamorcer la situation. C'est très difficile en tant que mère de devoir avoir ces conversations.

La sénatrice Hartling : Quelle aurait pu être la réaction des policiers? Qu'espérez-vous d'eux?

Mme Coovadia : J'aurais à tout le moins espéré qu'ils reconnaissent le préjudice causé. Je prends un peu de recul maintenant. Je comprends pourquoi ils ont raté l'occasion de poursuivre les suspects. C'est à cause d'un léger décalage dans la communication. Je parlais à la répartitrice et celle-ci communiquait ensuite avec l'agent. Durant la fraction de seconde durant laquelle j'aurais pu identifier le véhicule et communiquer l'information à l'agent, les agresseurs en ont profité pour filer. C'est évidemment un problème sur lequel il faut se pencher plus attentivement.

Il y a autre chose que je ne savais pas. Dès que vous appelez le 911, votre téléphone éteint tous les autres appareils. Je ne pouvais pas faire le compte rendu de l'incident pendant que j'étais en ligne avec le 911. Nous n'avions pas assez d'information à transmettre à l'agent. Malheureusement, je n'ai pas pu noter le numéro de la plaque parce qu'ils étaient derrière moi.

Compte tenu de tous ces facteurs, je me serais tout de même attendue à ce que la police prenne note de l'incident au lieu de me dire de manière désinvolte : « Tous les jeunes font ça. » C'était des adultes qui savaient pertinemment ce qu'ils faisaient. Cela nous ramène à la formation des agents, je pense.

La sénatrice Hartling : Merci pour ce témoignage.

Le sénateur Arnot : Je remercie les deux témoins de leur présence aujourd'hui.

Madame Coovadia, merci d'avoir eu le courage de nous relater votre expérience et de nous parler de ses profondes répercussions sur vous-même, sur votre famille et sur la communauté musulmane. Cela découle en grande partie du manque de compréhension et du manque d'empathie de la part des policiers professionnels à qui vous avez eu affaire.

Je suis persuadé qu'il y a une facette de la nature systémique profondément enracinée de la haine à l'endroit des musulmans et de l'islamophobie qui explique peut-être le comportement des policiers, sans toutefois l'excuser. Je pense qu'il y a un fossé entre le leadership progressiste que nous constatons dans certains corps policiers municipaux et provinciaux et les agents de première ligne qui traitent ces problèmes. À votre avis, que pourrait faire le comité pour réduire ce fossé et traiter en

comprehensive way, the kind of situation that you faced and which you have articulated very well?

Dr. Coovadia: Thank you, Senator Arnot.

I truly believe that it begins with education. Generating that empathy has to start at a very young age. I believe it starts and it should start in schools. We should have a very intentional educational strategy to empower our youth, our kids, to be able to combat this hate. I do believe it does start with education and with having that engagement from all levels of government to support education curricula that teach empathy to kids.

I am the Vice-Chair of the Conventus Citizenship Education Foundation. We have developed a curriculum which answers those very questions: What does it mean to be a competent Canadian citizen? What does it mean to empower kids with the education that is required to offset this type of hate that we're seeing across this country?

Similarly, this type of education needs to extend into post-secondary institutions across all sectors, and very much so in policing as well. We need to get people on the front lines caught up with some of the more progressive nature we see in leadership. For example, in Saskatoon, we have a very progressive police chief and police commission. They have just instated a special officer in charge of hate crime investigations. We need that to trickle down to the front lines, for those already in the profession but also upstream as well. We need to see this type of education in post-secondary institutions, for example, in teacher colleges, in medical schools, in law schools — throughout all sectors, so they can carry this into their professions.

Senator Arnot: Thank you.

Senator Omidvar: Thank you to our witnesses for being here.

Dr. Coovadia, do you feel safe today?

Dr. Coovadia: I do feel safe. I do feel safe in Saskatoon. I have to say that when I heard the words, "Go back home," it disarmed me. Saskatoon is the place where I have lived for the longest stretch of time in my life — for 21 years. I have felt safe here. This is my home. This is the home of my kids, where they were born and where I choose to raise my family. Just hearing those words really affected me; it affected me for a while.

But I'm very grateful that I do have a strong support system, a strong community around me. I am a pretty stubborn person, and I refuse to give power to people who choose to extend hate to me. I refuse to do that. I do feel safe.

profondeur l'incident que vous avez vécu et que vous avez très bien décrit?

Mme Coovadia : Merci, sénateur Arnot.

Je crois sincèrement que cela commence par l'éducation. L'empathie doit se construire dès le très jeune âge. Je crois que cela commence et que cela devrait commencer à l'école. Nous devrions avoir une stratégie d'éducation conçue exprès pour donner à nos jeunes, à nos enfants, les moyens de lutter contre cette haine. Cela commence par l'éducation et par l'engagement de tous les ordres de gouvernement à soutenir des programmes d'études qui enseignent l'empathie aux enfants.

Je suis vice-présidente de la Conventus Citizenship Education Foundation. Nous avons élaboré un programme qui répond à ces questions mêmes : qu'est-ce que cela signifie d'être un citoyen canadien compétent? Qu'est-ce que cela signifie de donner aux enfants l'éducation nécessaire pour contrer ce genre de haine que nous voyons partout au pays?

De même, ce type d'éducation doit s'étendre aux établissements postsecondaires de tous les secteurs, et surtout dans les écoles de police. Il faut que les idées progressistes qui se manifestent chez les dirigeants se répercutent chez les intervenants de première ligne. Par exemple, à Saskatoon, nous avons un chef de police et une commission de police progressistes. Ils viennent de nommer un agent chargé spécialement des enquêtes sur les crimes haineux. Il faut que cela se répercute jusqu'aux premières lignes, chez ceux qui sont déjà dans la profession, mais aussi en amont. Nous avons besoin de ce type d'éducation dans les établissements postsecondaires, par exemple, dans les collèges d'enseignants, les facultés de médecine, les facultés de droit, dans tous les secteurs, pour qu'il se répercute dans l'exercice des professions.

Le sénateur Arnot : Merci.

La sénatrice Omidvar : Je remercie nos témoins de leur présence.

Madame Coovadia, vous sentez-vous en sécurité aujourd'hui?

Mme Coovadia : Je me sens en sécurité. Je me sens en sécurité à Saskatoon. J'avoue que lorsque j'ai entendu les mots « Retournez chez vous », cela m'a désarmée. Saskatoon est l'endroit où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie, 21 ans. Je me sens en sécurité ici. C'est chez moi. C'est ici que mes enfants sont nés et que j'ai choisi d'élever ma famille. Cela m'a vraiment affectée d'entendre ces mots-là, pendant un bon bout de temps.

Mais je suis très reconnaissante d'avoir un bon réseau, une solide communauté autour de moi. Je suis une personne plutôt tête et je refuse de donner du pouvoir à des gens qui choisissent de me détester. Je refuse de le faire. Je me sens en sécurité.

Senator Omidvar: That's very good to know, and it's very good to know that you are stubborn because we need a certain kind of stubbornness to deal with wicked problems. Certainly, structural Islamophobia is a wicked problem.

We heard in the previous session from Dr. Perry that there is a trust deficit between institutions and the community — in particular, between institutions of policing and the community. She also noted, and it certainly resounds with me, that there is a trickle-up theory. If you do things right locally, then they will trickle up to the federal level. Could you comment on that? Do you have any engagement at other levels of government on tackling Islamophobia?

Dr. Coovadia: Absolutely. I will say that, in Saskatoon, we saw two more public Islamophobic attacks in recent years. The first one happened in 2017. An elderly gentleman, walking home from the mosque early in the morning, was run off the road by a pickup truck. The driver really attempted to run him over. He managed to get out of the way on time. He literally crawled home. Then the same person threw a brick through this elderly gentleman's front living room window. Then, in 2020, another gentleman, again out on his morning walk, was attacked by two people. He was physically and verbally assaulted. His beard was cut off, and he was told to go home as well.

At the community level, something really powerful happened after the second incident. A group of three ladies got together and organized a walk against hate in the very neighbourhood of this gentleman. I was invited as a participant at that walk, just to say a few words. Last year, I was so happy to be invited back by this lady, this time as an organizer, to do a second walk against hate in their community. We just had our last meeting last night, planning this year's walk. It's taken hold, this grassroots — if I can use that word — organization where people are reclaiming their communities and standing up against hate. It's something very powerful. This year, other neighbourhoods have asked to join us in this walk. I do see that effect. It's very heartening for people like me to see the support that we got as a Muslim community and then seeing the progression that we have seen within our own police force here in Saskatoon with having that special investigator.

I think if we have more voices, we can demand more action. I think that we can see that at all three levels of government. Particularly the National Council of Canadian Muslims had put forward recommendations to municipalities to take on an anti-Islamophobia strategy. This has just been proposed to the City of Saskatoon, and they are currently studying it to see if they can implement it. I do see a lot of benefit that can come from the grassroots level as well, from the community level.

La sénatrice Omidvar : C'est très bon à savoir, et c'est très bon de savoir que vous êtes têtue parce qu'il faut une certaine forme d'entêtement pour traiter des problèmes épineux. L'islamophobie structurelle en est certainement un.

Nous avons entendu plus tôt de la part de Mme Perry qu'il y avait un déficit de confiance entre les institutions et la communauté musulmane, en particulier entre les institutions policières et la communauté. Mme Perry nous faisait aussi remarquer — et cela trouve certainement un écho chez moi — que les choses peuvent se répercuter de bas en haut. Si on fait bien les choses localement, cela se répercute au niveau fédéral. Qu'en pensez-vous? Est-ce que d'autres ordres de gouvernement s'engagent à lutter contre l'islamophobie?

Mme Coovadia : Absolument. À Saskatoon, il y a eu deux autres agressions islamophobes ces dernières années. La première a eu lieu en 2017. Un homme âgé, qui rentrait à pied de la mosquée tôt le matin, a failli se faire happer par une camionnette. Le conducteur a vraiment tenté de le renverser, mais il a réussi à s'écarter à temps. Il est rentré chez lui en rampant, littéralement. Ensuite, la même personne a lancé une brique par la fenêtre du salon de cet homme âgé. Puis, en 2020, un autre monsieur, qui faisait lui aussi sa marche matinale, a été attaqué par deux personnes, physiquement et verbalement. On lui a coupé la barbe et on lui a dit de retourner chez lui aussi.

Il s'est passé quelque chose de vraiment puissant dans la collectivité après le deuxième incident. Un groupe de trois femmes s'est réuni et a organisé une marche contre la haine dans le quartier même de ce monsieur. J'ai été invitée à y participer, juste pour prononcer quelques mots. L'an dernier, j'ai été très heureuse qu'on m'invite à nouveau, à titre d'organisatrice cette fois, pour faire une deuxième marche contre la haine. Nous avons tenu notre dernière réunion hier soir, en vue de la marche de cette année. C'est en train de s'enraciner, cette initiative citoyenne où les gens se réapproprient leur milieu de vie et se dressent contre la haine. C'est quelque chose de très puissant. Cette année, d'autres quartiers ont demandé à se joindre à nous dans cette marche. Je vois l'effet. C'est très encourageant pour des gens comme moi de voir le soutien qui est offert à la communauté musulmane, et de voir évoluer les choses au sein de notre propre service de police ici à Saskatoon, grâce à la présence de cet enquêteur spécial.

Plus les voix sont nombreuses, plus on peut exiger des mesures. On peut le constater aux trois paliers de gouvernement. Le Conseil national des musulmans canadiens, notamment, avait recommandé aux municipalités d'adopter une stratégie contre l'islamophobie. Cela vient d'être proposé à la Ville de Saskatoon, qui est en train de l'étudier pour voir si elle peut la mettre en œuvre. Il y a beaucoup de bienfaits qui peuvent venir de la base aussi, de la collectivité même.

[Translation]

Senator Gerba: My question is for Ms. Coovadia. First, though, I'd like to thank the witnesses for being here today. Your stories are quite compelling. Now I'll come back to Ms. Coovadia. You said that, despite the very scary things that happened to you, you didn't want to tell your family and friends. Is that correct? Did you not want to scare them? At the same time, we are here to examine Islamophobia. How do we address the issue if people don't report incidents? That's my first question.

Here's my second question. You came before the committee today, and, as you know, the goal is really to make policy recommendations to the government. What, specifically, are you looking for from this committee? What are your main recommendations?

[English]

Dr. Coovadia: Thank you.

With regard to your first question about not wanting to talk about it, for me as a mom, I always try to empower my kids to be proud of their identity. I don't ever want incidents like this, or what happened to me, to shape their identity negatively. For example, my daughter started wearing the hijab just recently, within the last year, but before then, about two years ago, she was going to the mall one day and decided to put it on. She was very proud of herself. I told her that she looked great. I was proud of her for trying to wait, but at the same time, I had this niggly feeling at the back of my mind that I needed to tell her what to do if someone makes a comment about her hijab. It's that constant pull, trying to balance empowering them, on the one hand, and saying, "You're doing a great job," but then trying to give them the tools, on the other hand, to respond in a way that will keep her safe should something happen, should anyone comment to her. It's a constant tug-of-war that you have, trying to balance empowering them, being proud of who they are, and trying to keep them safe. That was one aspect.

The second aspect really was due to that internalized racism that I feel, that my mom and I experienced: Well, maybe it wasn't as bad as it was. Maybe we are making too big a deal out of it. I really didn't share it with very many people. We need to empower Muslims to be able to share their stories. A way in which we can do that is by acknowledging them when they actually do share, acknowledging the hurt, listening to them and not re-victimizing them by further labelling them. Many people pause because they just don't want to cause more chaos. So it's trying to balance all of those opposing tensions when trying to deal with how to get more people to talk. People only talk when they feel safe to do so. So we need that.

[Français]

La sénatrice Gerba : Ma question s'adresse à Mme Coovadia. Je remercie en passant tous nos témoins qui sont ici aujourd'hui; vos témoignages sont vraiment très touchants. Pour revenir à Mme Coovadia, vous nous avez indiqué que malgré les incidents très effrayants que vous avez connus, vous n'avez pas voulu les rapporter à vos proches. Est-ce bien cela? Est-ce de peur de les effrayer? En même temps, nous sommes ici pour étudier la question de l'islamophobie. Comment peut-on traiter cette question si les gens ne rapportent pas les incidents? Cela est ma première question.

Deuxièmement, en venant ici aujourd'hui devant ce comité, et en sachant que l'objectif est vraiment de faire des recommandations au gouvernement par rapport aux politiques, qu'attendez-vous en particulier de ce comité? Quelles seraient vos principales recommandations?

[Traduction]

Mme Coovadia : Merci.

Pour ce qui est de votre première question, à propos de ne pas vouloir en parler, en tant que mère, j'essaie toujours d'inculquer à mes enfants la fierté de leur identité. Je ne veux jamais que des incidents comme celui-ci, ou ce qui m'est arrivé, leur apportent une image négative d'eux-mêmes. Par exemple, ma fille a commencé à porter le hidjab tout récemment, durant la dernière année, mais avant cela, il y a environ deux ans, elle s'en allait au centre commercial un jour et elle a décidé de le mettre. Elle était très fière d'elle. Je lui ai dit que cela lui allait très bien. J'étais fière aussi de voir qu'elle essayait d'attendre, mais en même temps, l'idée me trottait dans la tête que je devais lui dire quoi faire si quelqu'un faisait une remarque au sujet de son hidjab. C'est cette tension constante, essayer de trouver un équilibre entre le fait de les responsabiliser, d'une part, de dire : « Tu t'en sors très bien », et d'essayer d'autre part de leur montrer à réagir de façon sécuritaire si quelque chose se produisait, si quelqu'un faisait des remarques. C'est un tiraillement constant, cette recherche d'équilibre entre la volonté d'en faire des êtres autonomes, fiers de leur identité, et celle de les garder en sécurité. Voilà pour un premier aspect de la chose.

Le second aspect, c'est ce racisme intériorisé que je ressens, que ma mère et moi avons vécu. C'est à se demander si nous ne faisons pas tout un plat avec pas grand-chose. Je n'en ai pas vraiment parlé à beaucoup de gens. Nous devons donner aux musulmans les moyens de raconter leurs histoires. Une façon d'y arriver est d'en prendre acte lorsqu'ils le font, de reconnaître leur souffrance, de les écouter et de ne pas en faire encore des victimes en les étiquetant davantage. Beaucoup de gens se taisent parce qu'ils ne veulent pas envenimer les choses. Il faut donc essayer d'équilibrer toutes ces tensions contraires lorsqu'on veut amener plus de gens à parler. Les gens ne parlent que lorsqu'ils se sentent en sécurité de le faire. Nous avons donc besoin de cela.

With regard to the recommendations, I do believe that there are many great recommendations that have been put forward to the committee and the government, particularly following the Summit on Islamophobia. The National Council of Canadian Muslims put together a pretty comprehensive list of recommendations to all levels of government. That's not my field of expertise, so I would leave it more to the Muslim thought leaders and policy-makers to make those particular recommendations.

For me personally, and in my little sphere of work that I do, I would love to see more support, more financial assistance and more collaboration with Muslim organizations around curriculum development and having strategies within schools to combat Islamophobia, so a real effort in funding resources that combat hate.

The Deputy Chair: Ms. Siddiqui, you're the volunteer executive director of the Islamic Social Services Association. I am wondering how much connection, if any, you have with the social work organizations in your area and if they are partnering with you around any of these issues around education, training and so on.

Ms. Siddiqui: We are doing a lot of collaborative work. One year after 9/11, we had produced seven guides, tool kits, for every sector, which are very popular and have been reproduced in Australia, Europe and other places. We now have 26 guides.

We work with other organizations to put on anti-racism training. We have just published *Building Resistance to Islamophobia*. It took me a year to do the research and put this together, to actually train. We trained police officers. I have been on the RCMP commissioner's diversity committee for 20 years. I am on the division committee as well. Our training is mostly populated by RCMP, police, teachers and other sectors. I cannot emphasize education enough. I had a case where a girl who had just started to wear a hijab had it pulled down by a teacher. Because she was on a staircase, she lost her balance and fell down the stairs. The trauma was so severe that the parents had to keep her home for one year — they did home schooling — before she was ready to move up. I can write a book on the cases that I have counselled and the stuff that we have seen within my lifetime.

With 25 years of training, writing and relationship building, we have to emphasize relationship building. Whether it's police or schools, they are part of my community. I have to have a relationship with them to make a difference, and it is making a difference. I am hopeful. Otherwise, I wouldn't continue to do this. But I'm still receiving death threats and getting calls that someone's coming to chop off my head, getting letters in my

En ce qui concerne les recommandations, je crois qu'un grand nombre d'excellentes recommandations ont été présentées au comité et au gouvernement, particulièrement à la suite du Sommet sur l'islamophobie. Le Conseil national des musulmans canadiens a dressé une liste assez exhaustive de recommandations à tous les ordres de gouvernement. Ce n'est pas mon domaine de compétence, alors je m'en remets davantage aux leaders d'opinion et aux décideurs musulmans pour formuler ces recommandations particulières.

Pour ma part, dans ma petite sphère de travail, j'aimerais voir plus de soutien, plus d'aide financière et plus de collaboration avec les organisations musulmanes pour créer des programmes d'études et des stratégies de lutte contre l'islamophobie dans les écoles. J'aimerais voir un véritable effort de financement des ressources qui combattent la haine.

La vice-présidente : Madame Siddiqui, vous êtes la directrice exécutive volontaire de l'Association des services sociaux islamiques. Je me demande dans quelle mesure vous entretenez des liens, le cas échéant, avec les organisations de travail social de votre région et si elles collaborent avec vous dans le domaine de l'éducation, de la formation, et cetera.

Mme Siddiqui : Nous travaillons beaucoup en collaboration. Un an après le 11 septembre, nous avons produit sept guides, des trousseaux d'outils pour chaque secteur, qui sont très populaires et qui ont été reproduits en Australie, en Europe et ailleurs. Nous avons maintenant 26 guides.

Nous travaillons avec d'autres organisations pour offrir de la formation contre le racisme. Nous venons de publier *Building Resistance to Islamophobia*. Il m'a fallu un an pour faire la recherche et mettre cela en place, pour m'entraîner. Nous avons formé des policiers. Je siège au comité de la diversité du commissaire de la GRC depuis 20 ans. Je siège aussi au comité de la division. Nous formons principalement des agents de la GRC, des policiers, des enseignants et d'autres professionnels. Je ne saurais trop insister sur l'éducation. J'ai eu un cas où une fille qui venait de commencer à porter un hidjab se l'est fait arracher par un enseignant. Comme elle se trouvait dans un escalier, elle a perdu l'équilibre et est tombée. Le traumatisme était si grave que les parents ont dû la garder à la maison pendant un an — ils lui ont fait l'école à la maison — avant qu'elle ne soit prête à reprendre le cours de sa vie. Je pourrais écrire un livre sur les cas où on a fait appel à mes services et les choses qui sont arrivées de mon vivant.

Après 25 ans à former, à écrire et à tisser des relations, nous devons mettre l'accent sur le troisième point, tisser des relations. Qu'il s'agisse de la police ou des écoles, elles font partie de ma collectivité. J'ai besoin d'une relation avec elles pour faire bouger les choses, et les choses bougent effectivement. J'ai de l'espoir. Sinon, je laisserais tomber. Mais je reçois encore des menaces de mort, des appels pour me dire qu'on s'en vient me

mailbox saying what they are going to do to me. I just laugh it away because there is no point in getting upset.

I say yes to collaboration, especially with the Indigenous community. What we forget is that Canada is built on racism, on injustice and on colonization. How can you and I expect my issue to be understood unless I stand with the Indigenous of this land, unless I stand with the Black community and unless I stand with the LGBTQ2 community? I don't want that colonial practice of dividing us and making us silos of racialized people. In Manitoba, we have taken on bringing all the communities together and teaching the history of racism in Canada to our youth. They do not know. They hear stories, and anti-racism training is offered. Three or four were offered [Technical difficulties] — This is life changing for the people who attend because they are hearing stories from the heart. I always say, "You want to know what racism or Islamophobia is? Google it. You will get the definitions." The impact it has on the person, on the community, is only going to come through stories.

The Deputy Chair: I have a follow-up question. How do you maintain critical hope and positivity in the face of the violence and the anti-Muslim racism?

Ms. Siddiqui: I am very confident in my faith and in myself, but I have a responsibility. An Indigenous person came to work in our community because we are doing Indigenous-Muslim reconciliation. He came to me and he said, "Shahina, why are you doing this? Your people didn't do anything to us." I looked at David and said, "Elder, the day I took citizenship in this country, I inherited the burden, and I can't look away." For my grandchildren, my parents are buried here. My son is buried here. This is my home. I cannot leave a Canada where the children will say, "Why? Why did she come here?" I wouldn't do this if I didn't trust that Canada can change.

Senator Omidvar: Dr. Siddiqui, you are Co-Founder and Volunteer Executive Director of the Islamic Social Services Association. Are you a registered charity?

Ms. Siddiqui: We are a registered charity, but we do not get any operational funding. That is why I volunteer my time. They couldn't afford me otherwise.

Senator Omidvar: I understand that. But you do file an annual return every year as a charity?

Ms. Siddiqui: Every year, absolutely.

couper la tête, des lettres me disant ce qu'on va me faire. Je me contente d'en rire parce qu'il ne sert à rien de s'énerver.

Je dis oui à la collaboration, surtout avec la communauté autochtone. Ce qu'on oublie, c'est que le Canada s'est bâti sur le racisme, sur l'injustice et sur la colonisation. Comment voulez-vous que mon problème soit compris si je ne me range pas du côté des Autochtones de ce pays, si je ne me range pas du côté de la communauté noire et si je ne me range pas du côté de la communauté LGBTQ2? Je ne veux pas de cette pratique coloniale qui consiste à nous diviser et à nous enfermer dans des silos de personnes racisées. Au Manitoba, nous avons entrepris de rassembler toutes les communautés et d'enseigner à nos jeunes l'histoire du racisme au Canada. Ils ne la connaissent pas. Ils entendent des histoires et on leur offre une formation contre le racisme. Il y en a trois ou quatre qui ont été offertes [Difficultés techniques]. Cela change la vie des gens qui y assistent parce qu'ils entendent des histoires qui viennent du cœur. J'ai coutume de dire : « Vous voulez savoir ce qu'est le racisme ou l'islamophobie? Cherchez sur Google. Vous trouverez les définitions. » Mais c'est par les histoires qu'on apprend ce que cela fait à la personne, à la communauté.

La vice-présidente : J'ai une question complémentaire. Comment faites-vous pour préserver l'espoir, qui est si essentiel, et rester positive devant la violence et le racisme antimusulman?

Mme Siddiqui : Je m'en remets entièrement à ma foi et à moi-même, mais j'ai une responsabilité. Un Autochtone est venu travailler dans notre communauté parce que nous faisons de la réconciliation entre Autochtones et musulmans. Il est venu me voir et m'a dit : « Shahina, pourquoi faites-vous cela? Votre peuple ne nous a rien fait. » Je l'ai regardé et je lui ai dit : « Le jour où j'ai obtenu la citoyenneté canadienne, j'ai hérité du fardeau, et je ne peux pas détourner le regard. » Pour mes petits-enfants, pour mes parents qui sont enterrés ici. Mon fils est enterré ici. C'est chez moi. Je ne peux pas laisser derrière moi un Canada où les enfants diront : « Pourquoi? Pourquoi est-ce qu'elle est venue ici? » Je ne ferais pas ce que je fais si je n'avais pas confiance que le Canada peut changer.

La sénatrice Omidvar : Madame Siddiqui, vous êtes cofondatrice et directrice exécutive volontaire de l'Association des services sociaux islamiques. Est-ce un organisme de bienfaisance enregistré?

Mme Siddiqui : C'est un organisme de bienfaisance enregistré, mais nous n'obtenons aucun financement de soutien. C'est pourquoi je donne de mon temps. L'association n'aurait pas les moyens de me payer.

La sénatrice Omidvar : Je comprends. Mais vous produisez chaque année une déclaration de revenus en tant qu'organisme de bienfaisance?

Mme Siddiqui : Chaque année, absolument.

Senator Omidvar: Every year. So the organization has not had any negative interaction with the CRA?

Ms. Siddiqui: Well, just when we were applying, right after 9/11. When we were applying for charitable status, we had to fight for two years because they kept coming back and saying, “You are a special interest group.” Thankfully, we had a good lawyer who said, “Shahina, I’m not going to give up.” He came from the Jewish faith and is still on our advisory board. He fought them. But for me, personally, I wouldn’t understand the system. I wouldn’t know what to do. To be able to have someone who volunteered their time to get us the charitable status has helped us to go for project funding and keep the doors open.

Senator Omidvar: I’m sure you’ve read about — and probably through witness testimony, as we have heard — the lack of trust between the Muslim community and the CRA, so you are up to speed on that. Is this a narrative that you hear in your community with other Muslim charities who may have interactions with the CRA and are left feeling disempowered and mistrusted?

Ms. Siddiqui: Absolutely, all the time. This comes and goes, but it comes in waves. I don’t know the reason for it but, yes, there is always this thing hanging over our head. One organization had one line on their website that was considered threatening to Canadians, and it was really nothing. It seems like somebody sits there looking for excuses. When I speak outside, I always make sure that I am speaking as myself, not as my organization, because I’m very outspoken and it may impact our situation. That sword is always hanging on our heads. It’s just there. You can either let it put you down or you can continue to keep going.

Senator Omidvar: Thank you.

[*Translation*]

Senator Gerba: I want to follow up on the idea of educating people. Many witnesses told us that education was the key to combatting Islamophobia. Senator Arnot is a champion of education and awareness-raising among various groups and populations.

Ms. Siddiqui, education is an area of provincial jurisdiction. Our job is to recommend solutions to the federal government. How do you think the committee can make recommendations around curriculum, to introduce anti-Islamophobia initiatives or raise awareness about Islamophobia?

La sénatrice Omidvar : Chaque année. Vous n’avez donc pas eu de mauvaise expérience avec l’Agence du revenu du Canada?

Mme Siddiqui : Eh bien, au moment même où nous avons voulu nous enregistrer comme organisme de bienfaisance, c’était juste après le 11 septembre. Nous avons dû nous battre pendant deux ans parce qu’on n’arrêtait pas de nous dire : « Vous êtes un groupe d’intérêt particulier. » Heureusement, nous avons un bon avocat qui disait : « Shahina, je ne vais pas lâcher. » Il est de confession juive et il siège toujours à notre conseil consultatif. Il s’est battu contre l’agence du revenu. Personnellement, je ne comprends pas le système. Je ne saurais pas quoi faire. Grâce à quelqu’un qui a donné de son temps pour nous obtenir le statut d’organisme de bienfaisance, nous avons pu solliciter des fonds pour des projets et garder des portes ouvertes.

La sénatrice Omidvar : Je suis certaine que vous avez lu des commentaires — et probablement entendu des témoins, comme nous — sur le manque de confiance entre la communauté musulmane et l’Agence du revenu du Canada, alors vous êtes au courant de la situation. Est-ce qu’on en parle dans votre communauté? Est-ce qu’il y a d’autres organismes de bienfaisance musulmans qui ont affaire à l’Agence du revenu du Canada et qui en ressortent démunis, avec le sentiment qu’on se méfie d’eux?

Mme Siddiqui : Absolument, tout le temps. Cela va et cela vient, mais cela arrive par vagues. Je ne sais pas pourquoi, mais, oui, il y a toujours cette chose qui nous pend au-dessus de la tête. Il y a un organisme qui s’est fait reprocher une ligne sur son site Web, parce qu’on la disait menaçante pour les Canadiens, et pourtant il n’y avait rien là. On dirait que quelqu’un passe son temps à chercher des prétextes. Lorsque je prends la parole à l’extérieur, je m’assure toujours de parler en mon propre nom, et non pas au nom de l’organisme, parce que j’ai mon franc-parler et que cela peut avoir une incidence sur notre situation. Il y a toujours cette épée au-dessus de nos têtes, juste là. On peut se laisser arrêter par elle ou on peut aller de l’avant.

La sénatrice Omidvar : Merci.

[*Français*]

La sénatrice Gerba : J’aimerais revenir sur l’idée d’éduquer les gens, car beaucoup de nos témoins ont dit que l’éducation était la solution pour lutter contre l’islamophobie. Le sénateur Arnot est un grand défenseur de cette volonté d’éduquer et de sensibiliser différents groupes et populations.

Madame Siddiqui, l’éducation est de juridiction provinciale. Notre travail est de recommander des solutions au gouvernement fédéral. Comment pensez-vous que notre comité peut émettre des recommandations en vue de modifier le cursus éducatif pour y introduire la lutte contre l’islamophobie ou la sensibilisation à l’islamophobie?

[English]

Ms. Siddiqui: For education, I think the curriculum that we are talking about is not about Islamophobia. Every training starts with what Islam is, what Islam contributed and the Islamic civilization, which is not present in our school system, just like Indigenous studies were not included in our curriculum. When people do not know what Islam is, what we have contributed, all the disciplines that came to Europe through Muslim scientists and sociologists and architects, how can they appreciate getting a lesson in Islamophobia? Islamophobia is based on misinformation and propaganda, right? You have to dispel that first. How many teachers who have gone through education studies have actually read about Islamic civilization? It has been erased from Europe and from North America, right? You have to take a program perhaps in some university where you will be able to do that.

When I talk about education, it is about the teachers. If they are informed and if they have taken a course in Islamic civilization and all that, they study it. They study algebra, but they don't know that it comes from an Arab-Muslim algebra. That is what algebra is based on. Things like that are making our generations ignorant about each other. You can see the eyes that open up when I'm talking. I have spoken to thousands and thousands of teachers, police officers and you name it — every sector. At the end of the call, they say, "We didn't know." Right? For me, that's one way of keeping a positive outlook, knowing that education can make a change.

However, please don't just concentrate on anti-Islamophobia training. Talk positively and give information and knowledge so we have the context when we go and say that this is wrong because this is not what happened or this is not what we believe in.

Senator Arnot: I would like to put forward the idea that there are a couple of ministries in the federal government that could actually do something about education. I would like the witnesses to comment on this. For instance, the Department of Canadian Heritage — Canada is a multicultural, multi-ethnic and multitheist country, and Heritage has a responsibility and a mandate to promote that very ethos. There are ways the federal government could contribute even though education is a provincial jurisdiction, and that is through professional development programs for teachers that would reinforce common, Canadian values — the rights and responsibilities of Canadian citizenship — which include respect for every citizen with no exceptions. That is the fundamental issue facing this committee because it's all about non-understanding, no empathy, fear and ignorance. The way to take that away is to give teachers the tools they need. That can be done through optional programs

[Traduction]

Mme Siddiqui : En éducation, le programme dont nous parlons ne porte pas sur l'islamophobie. On commence par enseigner ce qu'est l'islam, ce qu'il a apporté au monde et ce qu'est la civilisation islamique. On n'en parle pas dans notre système scolaire, pas plus que les études autochtones n'étaient au programme. Quand on ne sait pas ce qu'est l'islam, ce que nous avons apporté, toutes les disciplines qui sont arrivées en Europe grâce à des savants, des sociologues et des architectes musulmans, comment peut-on être en mesure de recevoir une leçon d'islamophobie? L'islamophobie s'appuie sur la désinformation et la propagande, n'est-ce pas? Il faut d'abord dissiper ce malentendu. Combien d'enseignants qui ont fait des études en éducation ont lu sur la civilisation islamique? Elle a été effacée de l'Europe et de l'Amérique du Nord, n'est-ce pas? Il faut s'inscrire à un programme universitaire quelque part peut-être pour y avoir accès.

Quand je parle d'éducation, je parle des enseignants. S'ils sont informés et qu'ils prennent un cours sur la civilisation islamique et tout ce qui s'ensuit, ils étudient cela. Ils étudient l'algèbre, mais là, ils apprennent qu'elle provient d'une algèbre arabo-musulmane. C'est de là que vient l'algèbre. C'est ce genre de choses qui fait que nos générations sont ignorantes les unes des autres. On peut voir les yeux s'écarquiller lorsque je parle. J'ai parlé à des milliers et des milliers d'enseignants, de policiers et de gens de tous les secteurs. Ils viennent me dire à la fin : « Nous ne savions pas. » D'accord? Cela m'aide à garder une attitude positive, de savoir que l'éducation peut changer les choses.

De grâce, ne vous en tenez pas seulement à la formation anti-islamophobie. Parlez de manière positive, dispensez de l'information et des connaissances pour que nous ne prêchions pas dans le désert lorsque nous voulons rétablir les faits, dire que ce n'est pas cela qui est arrivé ou que ce n'est pas ce en quoi nous croyons.

Le sénateur Arnot : J'aimerais avancer l'idée qu'il y a quelques ministères au gouvernement fédéral qui pourraient faire quelque chose au sujet de l'éducation. J'aimerais entendre les commentaires des témoins à ce sujet. Par exemple, le ministère du Patrimoine canadien — le Canada est un pays multiculturel, multiethnique et polythéiste, et Patrimoine canadien a la responsabilité et le mandat de promouvoir cette essence même du pays. Il y a moyen pour le gouvernement fédéral de contribuer même si l'éducation est de compétence provinciale, et c'est en offrant aux enseignants des programmes de perfectionnement professionnel qui renforceraient nos valeurs communes — les droits et les responsabilités de la citoyenneté canadienne —, qui comprennent le respect de chaque citoyen sans exception. C'est la question fondamentale qui se pose au comité parce que tout tourne autour de l'incompréhension, du manque d'empathie, de la peur et de l'ignorance. La solution,

for the professional development of teachers, which teachers can do without their organization. They can do it on an individual basis. The other major ministry, in my opinion, is Public Safety Canada, which has a real mandate to deal with racism. It has a mandate to deal with terrorism and the violence that racism leads to. There are programs that can be tailored to the education system and not directly interfere with provincial jurisdiction. I would suggest this committee could explore this avenue or make a recommendation on it. I would like to hear what the witnesses might say about that.

I would also like to ask the witnesses just one last question. Is there anything you would like to address to this committee that you have not been able to convey to the committee in the previous questions?

Ms. Siddiqui: If I may, in 2007, the Canadian Parliament designated October as Islamic History Month. This is the least utilized across the country. I hope that this will be reignited. I'm the chair of Islamic History Month Canada. I have no staff. We are volunteers across Canada, and we do what we can.

About education: We do Multicultural Tea Fest, for example, in Winnipeg. It's the most highly attended because people are coming and listening, and they are listening about the contributions that Islam has made. The attention that is coming from Black History Month, which we are living in today — and 9% of the Muslim population is Black — is good.

We also need to pay attention to Islamic History Month and make that a feature in schools. When students talk about their culture and their faith and bring their food, it brings people together. For example, we have told the schools to adopt a buddy — to take two kids from different cultures and tell them to adopt each other, invite each other to their homes, eat each other's cuisine and build a relationship. Kids are too innocent. They don't learn hate. They are taught hate. If we look at it from that perspective, we can erase hate by relationship building and more information.

Canadian Heritage has been funding our booklet — not lately, but in the past. But we are producing them anyway. I can say that even the European Union Commissioner for Human Rights has reproduced our booklet on police and what they need to know about Islam and Muslims. It's unfortunate that we are not seeing the take from the federal government on this work that we have produced. It is, I think, a good contribution to this conversation.

Making mandatory trainings for professional schools — doctors need it. You know, I go to emergency at the hospital, and I'm wearing this, and the nurse starts to talk to my husband. I

c'est de donner aux enseignants les outils dont ils ont besoin. Cela peut se faire par des programmes facultatifs de perfectionnement professionnel, que les enseignants peuvent prendre sans le concours de leur organisation. Ils peuvent le faire à titre personnel. L'autre ministère important, à mon avis, est Sécurité publique Canada, qui a un véritable mandat pour lutter contre le racisme, contre le terrorisme et la violence que le racisme engendre. Il y a des programmes qu'on peut adapter au système d'éducation sans empiéter directement sur la compétence provinciale. Je suggère au comité d'explorer cette avenue ou de faire une recommandation à ce sujet. J'aimerais entendre ce que nos témoins en pensent.

J'aimerais aussi leur poser une dernière question. Y a-t-il quelque chose que vous aimeriez dire au comité et que vous n'avez pas pu exprimer jusqu'ici?

Mme Siddiqui : Si vous me permettez, en 2007, le Parlement canadien a désigné le mois d'octobre Mois de l'histoire islamique. Cela passe presque inaperçu à travers le pays. J'espère qu'on pourra raviver la flamme. Je suis présidente de l'organisme Mois de l'histoire islamique Canada, qui n'a pas de personnel. Nous comptons sur des bénévoles dans tout le Canada et nous faisons ce que nous pouvons.

À propos d'éducation, nous organisons le Multicultural Tea Fest, par exemple, à Winnipeg. C'est l'événement le plus couru : les gens viennent et écoutent, ils s'ouvrent aux contributions de l'islam. L'attention que suscite le Mois de l'histoire des Noirs, qui est en cours actuellement, est bonne aussi puisque 9 % de la population musulmane est noire.

Nous devons aussi porter attention au Mois de l'histoire islamique et le souligner dans les écoles. Lorsque les élèves parlent de leur culture et de leur foi et qu'ils apportent leur nourriture, c'est rassembleur. Par exemple, nous avons proposé aux écoles de jumeler des enfants de cultures différentes : prenez deux enfants et dites-leur de s'adopter l'un l'autre, de s'inviter chez eux, de goûter à la cuisine l'un de l'autre et de tisser des liens entre eux. Les enfants sont innocents. Ils n'apprennent pas la haine. On la leur enseigne. En regardant les choses sous cet angle, on peut éliminer la haine : il s'agit de tisser des liens et d'informer davantage.

Patrimoine canadien a financé notre brochure — pas récemment, mais dans le passé. Mais nous la produisons de toute façon. Je peux dire que même le commissaire aux droits de l'homme de l'Union européenne a reproduit notre brochure sur les agents de police et ce qu'ils doivent savoir au sujet de l'islam et des musulmans. Il est malheureux que le gouvernement fédéral ne s'associe pas à cette publication que nous produisons. C'est une bonne contribution au débat, je trouve.

Rendre la formation obligatoire dans les écoles de professions — les médecins notamment en ont besoin. Vous savez, je me rends à l'urgence de l'hôpital, je porte ceci, et

said, “Don’t you dare. I’m going to answer. I still have a brain under this scarf.” Those are the kinds of interactions that are important.

I really think we can make a difference, but when politicians make comments like, “Yes, Islamophobia is bad and diversity is our strength,” if I ask any of them why, they will not be able to answer me. I can answer why diversity is important, but nobody can. So we are only addressing what is happening rather than why it is happening. Without the why, you cannot develop cultural competency and anti-Islamophobia and address anti-Black racism. You can’t do it because the root of this tree of racism is poison. The fruit it is bearing is also poison. When you pick this fruit one by one, the new fruit will still have poison because the root is poisoned. We need a nationwide conversation. We need a council of grandmothers from every culture and every faith. This is what we need to help our politicians and leaders understand. We have a bird’s-eye view. We are thinking about our grandchildren, not us. We are done. Our time and our journey is ending. But if this wisdom and learning die with us, we’ll keep repeating, I’m sorry to say, the same old.

Senator Arnot: I wonder if Dr. Coovadia might have a comment.

Dr. Coovadia: I think that Shahina articulated that perfectly. It is a good note to end on. However, I want to say that there has to be an acknowledgement that this is a problem — that this poison exists in the first place. We have to call it out for what it is. This permeating White supremacist, right-wing infiltration into our communities that’s collapsing and threatening the democracy we also cherish needs to be addressed, and it can only be addressed if it’s acknowledged, that we acknowledge that it exists and that we have the will to do something about it. We have to shout from every rooftop that this is not the Canada we want or hope to leave for our future generations, and it’s not the Canada we are all so proud of. I think it starts with that acknowledgement to identify and name the poison, as Ms. Siddiqui so eloquently stated early on.

The Deputy Chair: Thank you both very much. I want to sincerely thank our witnesses for agreeing to participate in this important study and for sharing their experiences and perspectives with us today. Your assistance with our study is greatly appreciated.

(The committee adjourned.)

l’infirmière se met à parler à mon mari. Je lui ai dit : « Je vais répondre, voyons donc. J’ai encore un cerveau en dessous de ce foulard. » Voilà les sortes d’interactions qui ont leur importance.

Je pense vraiment que nous pouvons peser dans la balance, mais lorsque j’entends des politiciens dire des choses comme : « Oui, l’islamophobie est une mauvaise chose et la diversité est notre force », et que je leur demande pourquoi, ils ne sont pas en mesure de me répondre. Moi, je peux vous dire pourquoi la diversité est importante, mais personne ne le peut. Nous nous intéressons seulement à ce qui se passe plutôt qu’aux raisons qu’il y a derrière. À moins de s’intéresser au pourquoi, on ne peut pas bâtir la compétence culturelle et lutter contre l’islamophobie et le racisme envers les Noirs. On ne peut pas le faire parce que la racine de l’arbre est empoisonnée. Le fruit de cet arbre est aussi empoisonné. On aura beau le cueillir encore et encore, il sera toujours empoisonné parce que le poison vient de la racine. Nous avons besoin d’un débat national. Nous avons besoin d’un conseil de grands-mères de toutes les cultures et de toutes les confessions. Voilà ce qu’il nous faut pour aider nos politiciens et nos dirigeants à comprendre. Nous avons une vue d’ensemble. Nous pensons à nos petits-enfants, pas à nous. Notre temps est révolu. Notre parcours tire à sa fin. Mais si la sagesse et les leçons que nous portons disparaissent avec nous, c’est triste à dire, mais la même vieille rengaine va continuer à se répéter.

Le sénateur Arnot : Je me demande si Mme Coovadia aurait quelque chose à ajouter.

Mme Coovadia : Je pense que Mme Siddiqui l’a très bien expliqué. C’est une bonne note sur laquelle conclure. Cependant, je tiens à dire qu’il faut prendre conscience du problème, reconnaître que ce poison existe bel et bien. Il faut appeler les choses par leur nom. Il faut s’attaquer à cette infiltration de la suprématie blanche de droite dans nos communautés, qui menace la démocratie que nous chérissons nous aussi, mais on ne peut s’y attaquer que si on en reconnaît l’existence et qu’on mobilise la volonté nécessaire pour le faire. Nous devons crier sur tous les toits que ce n’est pas cela, le Canada que nous voulons ou que nous espérons laisser aux générations futures, que ce n’est pas le Canada dont nous sommes tous si fiers. Je pense qu’il faut d’abord reconnaître et nommer le poison, comme Mme Siddiqui l’a si bien dit tout à l’heure.

La vice-présidente : Merci beaucoup à vous deux. Je tiens à remercier sincèrement nos témoins d’avoir accepté de participer à cette importante étude et de nous faire part de leurs expériences et de leurs points de vue aujourd’hui. Nous vous sommes grandement reconnaissants de votre aide.

(La séance est levée.)